

René Lew

5 septembre -1er décembre 2010, et août 2011.

(Le malaise dans la civilisation)

La quantification freudienne

Synopsis

1. Soubassements de cette thèse

- 1.1. Approche de la quantification
- 1.2. La quantification chez Freud, embryon d'analyse
- 1.3. La quantification chez Lacan

2. Le malaise dans la culture porte « le trait indestructible de la nature humaine »

- 2.1. Fonction et objet, sujet et monde
- 2.2. Jouissance et renoncement, sublimations et facticités
- 2.3. Idéals et gain de jouissance : malaise de la quantification / quantification du malaise
- 2.4. Diagonalisation de la quantification : les deux types d'amour
- 2.5. Amour et agressivité
- 2.6. Un amour de bon aloi : constitution de l'universel vs pulsion de mort et agression dissolvant l'univers
- 2.7. Les modalités de la quantification dans leur lien aux négations
- 2.8. Angoisse et culpabilité : l'Éros et la Mort

3. Freud, Lacan, Hintikka

Je soutiendrai ici que la logique de l'inconscient, dont Freud se fait le promoteur, appelle à se quantifier, et déjà dans les termes mêmes de Freud. Pour être probant je prendrai l'exemple du *Malaise dans la civilisation*, qui est à mon sens plus qu'un exemple : la logique quantifiée de l'inconscient s'y noue à la politique et au social, et ce nœud constitue la raison d'être de l'ouvrage comme il l'est de la psychanalyse.

1. Soubassements de cette thèse

1.1. Approche de la quantification¹

« Quantifier », au sens logico-mathématique actuel, signifie passer d'une proposition élémentaire (en langage freudien, disons : une « représentation », au sens le plus large et pas nécessairement imaginaire², puisque pour Freud les représentations se donnent au travers des mots, *Wortvorstellungen*, comme au travers des choses *in abstracto*, *Sachvorstellungen*), passer d'une proposition élémentaire et représentative, focalisant sur un point particulier, à la fonction propositionnelle qui la sous-tend et la généralise en l'abstractisant comme proposition générale, et de là passer à une représentation complexe. Cette opération de généralisation est rendue possible par l'introduction de deux opérateurs spécifiques, les quantificateurs universel et existentiel, bien différents l'un de l'autre, chacun dans sa propre raison d'être. Ainsi, si la fonction propositionnelle³ $\Phi(x)$, en elle-même sans valeur assignée, peut se réduire à la proposition particulière $\Phi(a)$, quand l'on attribue la valeur a à x , de façon que $\Phi(a)$ en devienne vraie ou fausse, en sens inverse on peut aussi induire des propositions générales en quantifiant « sur » la variable (d'individu) propositionnelle.⁴ Et c'est rendu possible selon deux accès, deux orientations de prise en compte de cette généralisation.

(1) La signifiante des propositions issues de la fonction propositionnelle étant assurée depuis leur particularité, on peut induire une généralisation du parcours des valeurs assignables à la fonction (ce parcours constitue son extension, c'est-à-dire ses modes d'objectalisation) en spécifiant qu'aucune restriction (autre que la signifiante qui opère en intension) n'est recevable extrinsèquement. (J'appelle « nomination » une telle désignation extrinsèque de l'intension fonctionnelle.) Auquel cas tout individu possible (toute valeur d'une telle fonction) est acceptable, ce qui évite une régression à l'infini. (C'est le *principe* de la récursivité⁵ qui est retenu, et non l'effectivité de la récurrence de terme en terme.) Cette

¹ Le lecteur rebuté par cette approche logico-mathématique peut sauter au § 1.2.

² Et même une représentation imaginaire, formelle, est le condensé en une image d'un énoncé qui la déploie.

³ Voir Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Seuil, p.458 (il s'agit en fait moins de Frege, cependant à l'origine de la quantification que de Russell). Voir B. Russell, *Introduction à la philosophie mathématique*, trad. fse Payot, 1970, p. 187 *sqq.*

⁴ Ces précisions sont reprises de l'article de Denis Vernant, « La quantification existentielle dans les *Principia Mathematica* : expression, usages et significations », in *La quantification dans la logique moderne*, sous la direction de Pierre Joray, L'Harmattan, 2005, p.97 *sqq.* $\Phi(x)$ est déjà ici plus qu'une *lexis*, puisque, même dans son abstraction, on peut dire cette proposition généralement vraie ou fausse. Elle appelle cependant à sa particularisation.

⁵ Ce terme de « récursivité » n'a pas ici le sens de possibilité ouverte au calcul (calculabilité), mais celui d'étayage de cette fonction uniquement sur ses propres termes, chacun de ceux-ci se définissant de son rapport à un autre terme (extensionnel) de cette fonction.

universalisation abstractive souligne la validité sans limitation de l'hypothétique fondant la fonction propositionnelle en elle-même (je dirai : sa raison signifiante, permettant de renvoyer ce qu'on appelle *un* signifiant, depuis sa raison fonctionnelle, à *un autre* signifiant, à une autre raison fonctionnelle qui peut aussi bien être la même, c'est réversible), autrement dit : récursivement. Cela revient à prendre en compte ce que l'hypothétique draine d'implication avec soi, selon une théorie de l'après-coup, soit une implication antérogrédiente (rétroactive), soit rétrogrédiente (anticipante). L'avantage de mettre ainsi en jeu l'implication est que, même si la prémisse de l'implication est fautive, l'implication elle-même est vraie (*ex falso sequitur quodlibet*). De toute façon, la récursivité permet de retenir dans cette logique aussi les conditionnelles irréelles (celles dont la prémisse n'a pas d'existence). De là, peu importe l'existence de la variable propre à la prémisse. Seule compte la prédication de cette variable. De là, la règle d'universalisation de cette quantification assoit le prédicat *y compris en l'absence de rapport effectif*. « Si tout homme est mortel et si Hamlet est un homme, alors Hamlet est mortel » est vraie, même si Hamlet n'existe pas. Cela souligne l'avantage de l'hypothétique (donc de la signifiante)⁶ dans l'implication. Parler ainsi de propositions universelles ne met pas en jeu l'existence du référent de la variable. Seule l'hypothétique opère ici, et de là c'est extensible en logique comme dans le domaine linguistique du signifiant qui sans cela ne serait qu'une donnée phonématique phénoménale. La logique est ainsi le domaine de « lalangue » (au sens de Lacan)⁷. Par là-même nous quittons le domaine d'assurance existentielle propre au syllogisme, laquelle conduit à des inepties quand on ne considère pas que le syllogisme n'opère que depuis un domaine d'existence spécifié(e).

(2) Par ailleurs, on peut quantifier en terme d'existence la variable d'individu. Cette existentielle ne spécifie ni un individu sans plus, ni plus d'un, mais *au moins un*. On voit ainsi que la dérivation propre à cette catégorie de quantification (de l'un on passe à quelque et à quelques) ne s'établit que depuis une fonction (comme fondamentalement dérivante). Cette fois on peut saisir depuis sa position extrinsèque ce qu'il en est de (l'existence de) la fonction en jeu en ce qu'elle concerne tel élément effectif, effectif car extérieur à la fonction elle-même. La vérité de la proposition s'avère dès lors assurée par l'objectivité de la variable dans la réalité. Parler « d'objet », comme dit Quine⁸, convient bien ici. Mais un tel objet possible n'est pas qu'un individu, ce peut être aussi une classe d'individus, leur nombre, ou leurs relations – voire, à mon sens, la formalisation de ceux-ci.

Cette « structure » d'objet trouve son assise dans la négation comme d'abord forclusive (il n'y a pas de tel objet ...), selon une orientation de la forclusion qui appelle la discordance comme son inducteur (... pour rendre plausible que la fonction n'opère pas) : s'il n'y a pas un tel objet pour assurer qu'il forclose l'opérativité de cette fonction-là (spécifiée), c'est que cette fonction est *a priori* aléatoire (hasardeuse parce qu'arbitraire) ; mais de là cette fonction est contingente en ses effets comme en son opération. Cette contingence rend la fonction discordancielle (impliquant un porte-à-faux) vis-à-vis de l'assurance forclusive : ainsi il existe au moins un individu pouvant faire opérer cette fonction, puisqu'il n'en existe pas qui la mette en panne (c'est le concept de *Versagen*, défaillance, chez Freud, impliquant un dédit de l'Autre, une *Versagung* vis-à-vis de ce que l'hypothétique impliquerait de

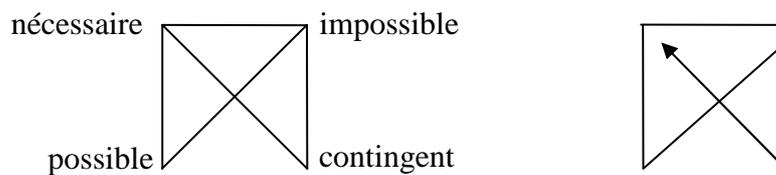
⁶ La signifiante est toujours hypothétique, car aucun signifiant ne vaut en soi, mais uniquement depuis la supposition (sans plus) qu'il est (ou serait) nécessaire qu'il existe (qu'il existât) pour que son conséquent en dépende. De là on tire que tout signifiant supposé n'existe qu'à la mesure du conséquent qu'il induit (qui n'est que supposé être induit) et dont il tire en retour subsistance. C'est là toute la récursivité de la définition psychanalytique du signifiant par Lacan.

⁷ J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, Conférences à Sainte-Anne, le 4 novembre 1971, texte établi, in *Je parle aux murs*, Seuil. Plus précisément ; je définis ainsi lalangue comme la logique signifiante inhérente au langage.

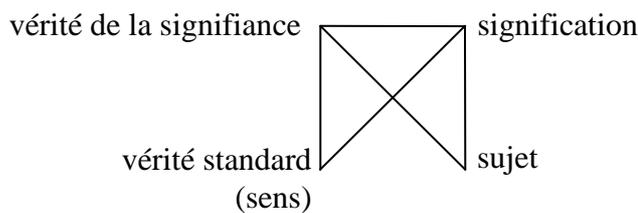
⁸ W. V. O. Quine, « Parler d'objets », trad. fse in *Relativité de l'ontologie*, Aubier.

certitude acquise par anticipation – ce qui ne saurait l’être). Cette existence fonde une axiomatique toute empreinte d’hypothétique. Aussi comprend-on que la récursivité fonctionnelle de l’existentielle rende celle-ci imprédictible – à ne pas s’asseoir sur un objet – et imprédictive – à ne s’étayer cependant que d’un objet qui soit son extension propre.

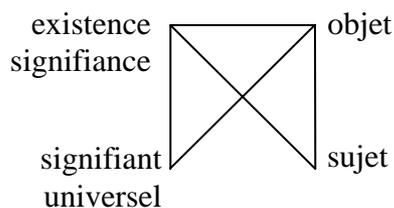
Au travers de la quantification universelle, c’est la construction syntaxique du monde qui se révèle en cette fonction qu’elle met en œuvre en lien avec tout individu qui s’en chargerait possiblement, quand, dans les termes de la quantification existentielle, c’est la vérité attenante à son existence d’individu qui est produite, cette fois sémantiquement. Ce faisant, syntaxe et sémantique sont donc variablement modalisées dans leur articulation schématique d’ensemble. En termes ontiques (et aléthiques) cela donne le carré modal, ouvert afin de permettre d’en suivre les chemins constitutifs d’une manière eulérienne.



Avec la syntaxe de l’universel se profile son fondement de signifiante. Avec la sémantique de l’existence s’articule la vérité de la signification.

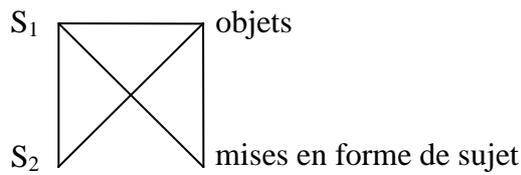


Mais ces deux abords croisent leurs axes de façon que l’existence ait un devenir de signifiante, quand l’universel assure la relation signifiante à l’objet.



Ce faisant, objets et mises en formes modélisées de cette logique échappent à ces liens signifiants structurés tout comme le lien de la signifiante (S₁) au signifiant proprement dit (S₂).⁹

⁹ Je laisse ici de côté le lien de la quantification au dit paradoxe de Russell. C’est à lire dans R. L., *Équivocités – récursivité et imprédictivité* (2012), Lysimaque, à paraître.

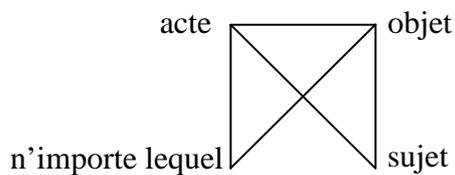


1.2. La quantification chez Freud, embryon d'analyse

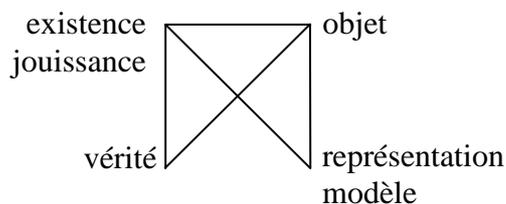
Dans « La dénégation »¹⁰, Freud reprend le concept de jugement sous ses deux abords de l'attribution et de l'existence.

(1) Attribuer une propriété à une chose (*Ding*), c'est, à mon sens, mettre en jeu ce prédicat dans sa généralité selon ce que l'objet assoit de référence à cette fonction d'attribution. Et, selon la qualité que lui accorde le sujet, cette chose peut ou non être assimilée par lui. Cette action définit une syntaxe de la chose selon qu'on lui attribue suffisamment de qualités positives pour l'intégrer ou, à l'envers, pour la rejeter.

L'on saisit ici que l'objet n'a pas d'importance en soi, seule compte sa position référentielle dont le sujet fait acte d'attribution dans la fonction de prédication. N'importe quel objet peut ainsi servir d'appui à l'acte du sujet.

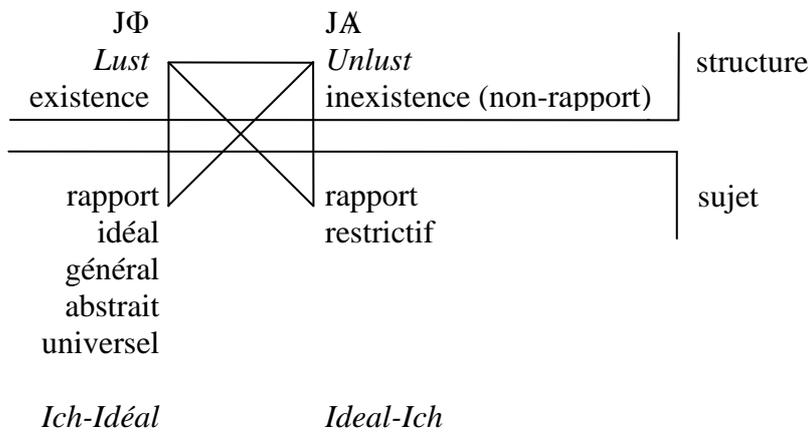


(2) Avec le jugement d'existence l'objet n'est plus la chose dans son réel généraliste, et ne vaut que selon ce qu'elle implique de jouissance pour le sujet, mais s'avère être sa représentation : à savoir si elle peut servir de modèle (adéquat) pour aller la reconnaître dans la réalité extérieure. Avec l'épreuve de réalité, il s'agit donc d'un système mettant en jeu la vérité, dont l'articulation au sujet se donne en termes sémantiques à partir de l'adéquation de ce système (représentatif) à la chose.



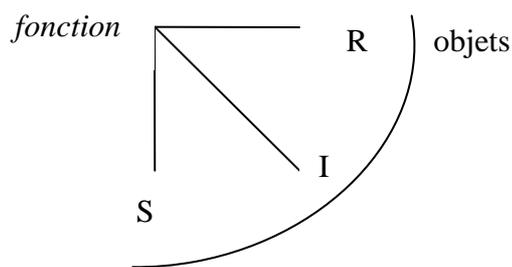
¹⁰ S. Freud, « La dénégation », trad. fse in *Résultats, idées, problèmes*, t. II, P.U.F., 1985, p. 135 sqq.

La partition haut / bas de ce schéma distingue dès lors structure de la jouissance et sujet de la vérité.

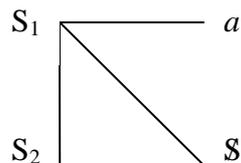


Au total, la structure de la jouissance, reste, dans son abstraction, de l'ordre de l'imprédictif.

La partition gauche / droite donne un autre ordre d'articulation, lequel souligne cette fois la transcription de la fonction en objet (réel et/ou imaginaire),



qui se développe aussi symboliquement ($S_1 \rightarrow S_2$).



*

Cependant l'ouvrage qui fait explicitement état de la quantification — après donc bien d'autres qui n'abordent cette question que sous couvert d'une autre, en particulier celle des schématismes du complexe d'Œdipe et du complexe de castration — est *Le malaise dans la culture*. Ce malaise — pour moi œdipien en son fond, et là-dessus je suis d'accord avec

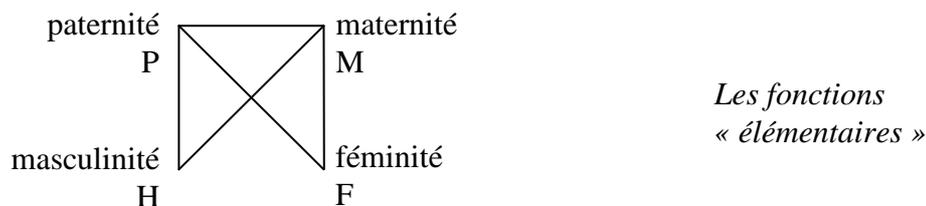
Lacan¹¹ — est un problème logique qui se présente comme l’opposition de l’un au tous. Cette opposition de l’un au tous¹² est aussi celle de l’existence à l’universel, comme celle du signifiant unaire à l’Autre, lieu de recel, comme dit Lacan, des signifiants en tant que binaires (et renvoyant en treillis, au sens mathématique, des uns aux autres, afin d’en organiser leur binarité comme articulation minimale entre deux)... Ce faisant, c’est aussi une question de contenu et de portée des éléments fonctionnels du discours dans leur articulation structurale. Avec Peirce on pourrait parler de profondeur et de largeur.¹³

J’ai déjà traité antérieurement de la topologie du malaise¹⁴ et j’ai aussi mis en perspective le discours de Freud avec celui de Marx, en quelque sorte anticipatoire même s’il est autrement situé, considérant que le discours de Lacan fait lien entre eux.¹⁵ Dans cette nouvelle approche, je suivrai l’élaboration de Freud au plus proche de sa rédaction de chapitre en chapitre.

D’autres préalables théoriques doivent cependant être explicités pour juger du discours freudien. Tout d’abord la quantification en psychanalyse n’a pas la teneur que les mathématiques cherchent à lui donner et qui, même là, ne va pas de soi. Quoi qu’il en soit, Lacan renouvelle l’approche œdipienne de Freud en quantifiant les fonctions qui s’y déterminent, à chaque poste de structure, comme un élément tributaire des trois autres. Pour ce faire, il redéfinit (mais implicitement) chaque quantificateur, quand de toute façon aucun quantificateur n’a de statut absolument déterminé.¹⁶

1.3. La quantification chez Lacan

Lacan introduit donc la quantification dans la structure œdipienne depuis le séminaire de 1971, *D’un discours qui ne serait pas du semblant*. À la symétrie initiale de Freud, revue par celui-ci en différence de phases, entre les fonctions œdipiennes (paternité et masculinité d’un côté, maternité et féminité de l’autre, non sans lien, y compris de non-rapport),



¹¹ L’on verra que je fais en cours de route varier la traduction de « Le malaise dans la culture » à « Le malaise dans la civilisation ».

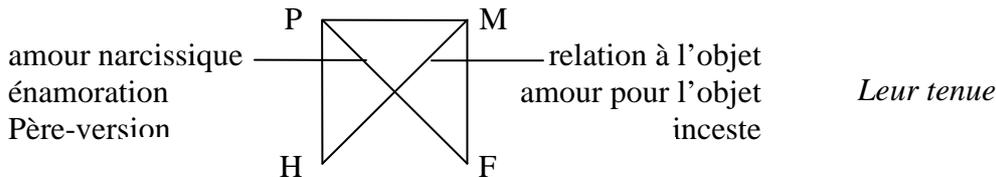
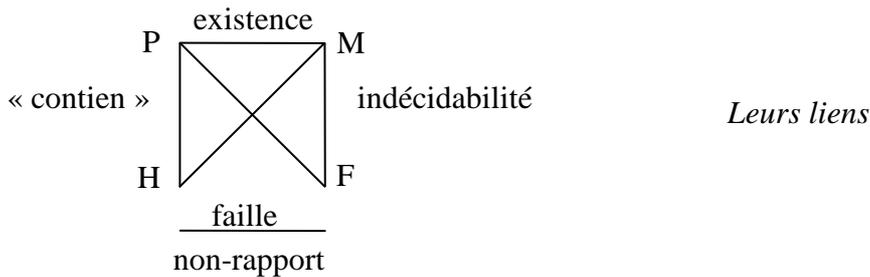
¹² *Infra* je distinguerai la partition un / tous de la partition Un / Tout (voire Tous).

¹³ Sur intension / extension, on peut lire Ellen Walther-Klaus, *Inhalt und Umfang*, Georg Olms Verlag, 1987.

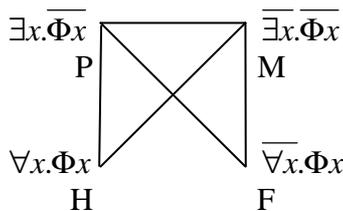
¹⁴ R.L., « De la pulsions considérée comme au art », *Cahiers de lectures freudiennes* n°18, Lysimaque, 1978 ; « Topologie du malaise », intervention non publiée au séminaire de J.-J. Moscovitz (2003-2004).

¹⁵ En particulier récemment en réponse à une problématisation d’Isidoro Vegh le 4 septembre 2010. Voir aussi R. L., « Identité de structure entre le schématisme de Marx et celui de Freud », in *Marx / Lacan*, colloque de Cerisy, 2011, à paraître.

¹⁶ *La quantification dans la logique moderne, op. cit.* Ce livre me paraît essentiel. (Voir R.L., séminaire 2007-2008, *Subversion du sujet*.) Le travail de redéfinition de la quantification par Jaakko Hintikka est ici d’autant plus incontournable. On en aura un aperçu dans le livre de Pierre Joray au travers de l’article de Manuel Rebuschi, « Quantification et indépendance informationnelle ».



Lacan substitue une quantification à sa façon¹⁷ (ne tenant pas compte de ce qui vaudrait comme identique si ces propositions ainsi quantifiées étaient abordées de façon standard).¹⁸



Tout homme ($\forall x$) tombe sous le coup de la castration (Φx) : $\forall x.\Phi x$. Sauf le Père primordial (le Père de la horde primitive de Freud dans *Totem et tabou*) : $\exists x.\overline{\Phi x}$ (il en existe au moins un : $\exists x$, qui dise « non » à la castration : $\overline{\Phi x}$). Une femme n'est pas toute ($\overline{\forall x}$) tributaire de la castration (Φx) : $\overline{\forall x}.\Phi x$, quand la Mère -- qui condense les fonctions procréatives réelles de La femme, laquelle n'existe pas ($\overline{\exists x}$) au regard des femmes prises une à une (pas toutes) dans le cadre de la castration (Φx) --, refuse l'équivalent d'une castration pour elle, justement démentie par la procréation : $\overline{\exists x}.\overline{\Phi x}$.

Cette quantification-là est proprement lacanienne. Je préfère pour ma part le terme de « quotité » qui vient traduire le *Betrag* freudien¹⁹ (cote d'affect : *Affektbetrag*, et non « quantum » d'affect) pour spécifier l'unarité de la représentance de la pulsion (*Repräsentanz des Triebes*) prise dans la dualité de la représentation (*Vorstellungsrepräsentanz*). La cote d'affect (Freud dit : la valeur affective)²⁰ se transcrit -- comme l'intension signifiante (la

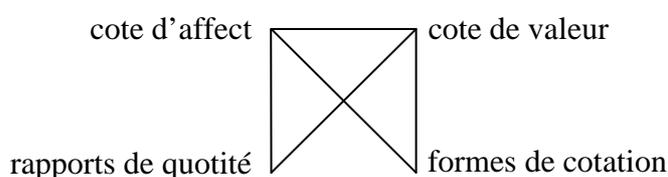
¹⁷ J. Lacan, « L'étourdit », in *Autres écrits*.

¹⁸ Lire Bernard This, *Les quartiques de la sexualité*, in *Le Coq-Héron* n° 19. Ainsi $\forall x.\Phi x$ (tous disent « oui ») est l'équivalent standard de $\overline{\exists x}.\overline{\Phi x}$ (il n'y en a pas qui disent « non »), et pareillement $\exists x.\overline{\Phi x}$ (au moins un qui dise « non ») est l'équivalent standard de $\overline{\forall x}.\overline{\Phi x}$ (pas tous disent « oui »).

¹⁹ R. L., controverse non publiée avec Luciano Elia sur la question de la quotité.

²⁰ S. Freud, *G. W. I*, p. 54, dans son texte en français « Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices et hystériques » (1895).

fonction signifiante en intension) qu'est la signifiante (ou représentance) -- en extension objectale. Frege parle là du parcours des valeurs de vérité en tant qu'objet ou signification (*Bedeutung*). Pour moi ce passage de l'intension à l'extension toutes deux fonctionnelles, et retour dialectique (plus qu'un aller-retour, c'est un « paradoxe » asphérique qui les spécifie en tout point comme distinctes mais identifiables), est littoral : il n'y a pas de tiers terme pour faire frontière à franchir entre elles et il ne s'agit que de leurs liens dialectiques. Ainsi la cote de valeur²¹ a-t-elle un lien littoral objectal avec la fonction de représentance (la signifiante) que le Père représente (au second degré -- mais unairement : c'est mœbien --, tout comme l'objet : un élément fonctionnel, qui prend place à un des postes de la structure, retranscrit la fonction qu'il fait ainsi valoir à la puissance deux, sauf le Père qui l'articule de façon unaire (à la fois *un*, mais cependant *deux*) et en tant que *firstness*²² appelant à la *secondness*). Je distingue donc la cote d'affect de Freud et la cote de valeur de Lacan. La première est intensionnelle, l'autre est extensionnelle, les deux se situant sur le quadrangle modal de la cotation.



J'appelle donc « quotité » ce que Lacan nomme quantification, là où il utilise des « quanteurs » de la sexualité, lesquels sont pour moi des modes de cotation.

Le problème général de la psychanalyse — et déjà depuis Freud — est de monter un schématisme de la sexualité en termes d'existence et d'universalité.²³ Le malaise est dès lors à prendre comme la difficulté logique que la culture « réalise » socialement, politiquement, familialement, selon les étagements de la *philia*²⁴, conçue comme la fonction réunissant les diverses manières de lier l'universel à l'existentiel en les cotant ensemble. Nominalisme et réalisme, réalisme (en un autre sens) et idéalisme, querelle des universaux, etc.,²⁵ ces débats se rapportent tous à cette question dont les choix de résolution ne se contentent pas d'assurer quelqu'un dans le choix de son sexe mais aussi de le définir dans l'ordre social de production de plus-value, cette plus-value se présentant comme l'en-plus avec lequel compter, tel un enfant dans la procréation.²⁶

J'en viens maintenant à l'ouvrage-même de Freud.

*

²¹ J. Lacan, « Radiophonie » : « cote comme valeur », *Autres écrits*, Seuil, p.418.

²² Référence à Peirce, trad. fse in *Écrits sur le signe*, Seuil, 1978, p. 22.

²³ R.L., « Fonction Père et existence », colloque sur *La sexualité*, Ivry, 2010.

²⁴ R. L., *Amour et philia*, Lysimaque, à paraître.

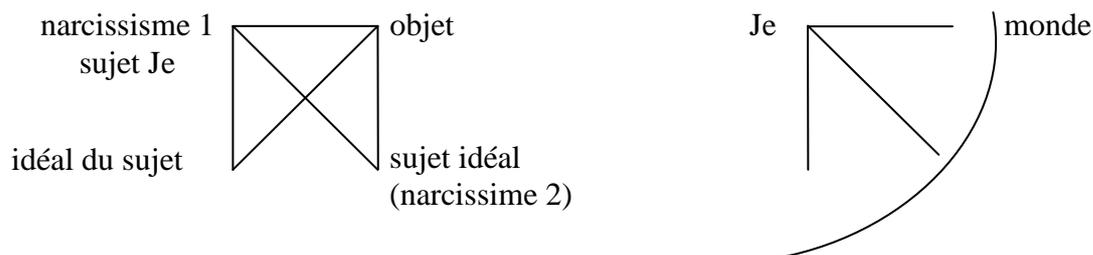
²⁵ R. L., *Nominalisme et réalisme*, Lysimaque, à paraître.

²⁶ Marx compte de toute façon l'engendrement des enfants dans la reproduction de la force de travail.

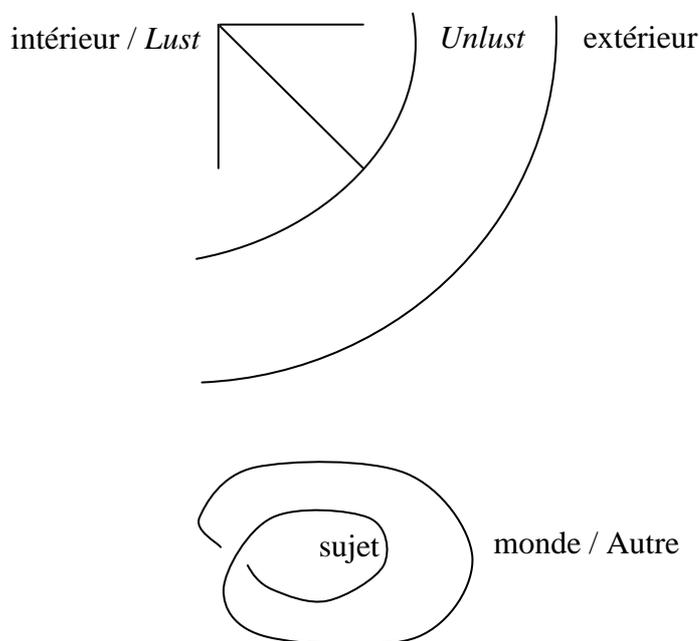
2. Le malaise dans la culture porte « le trait indestructible de la nature humaine »²⁷

2.1. Fonction et objet, sujet et monde

Je considère que le narcissisme primordial (non spéculaire) définit la position princeps du sujet comme Je (*Ich*), quand les autres éléments de structure — selon « Pour l'introduction du narcissisme » de Freud — valent comme objets, idéaux compris, en tant qu'objets du monde.

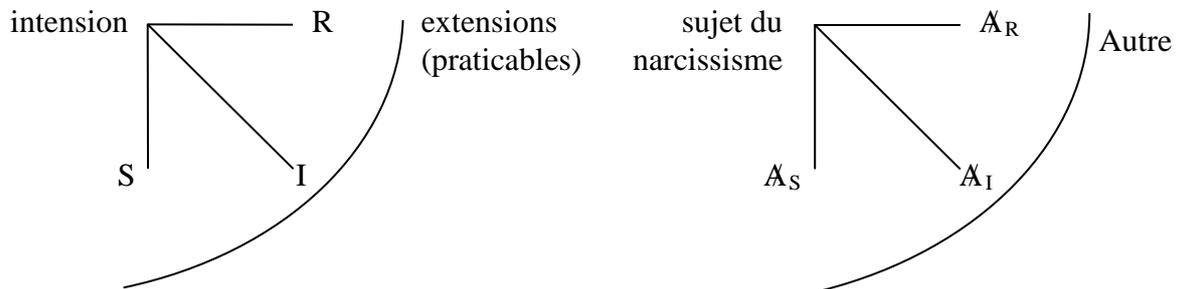


Il y a ainsi un lien d'opposition littorale (mœbienne : ni identique ni différent, *i.e.* localement différent, mais globalement identique) entre le Je et le monde, conçu comme monde d'objets (et d'idéaux). Car ce ne sont des objets que pour le sujet. Freud le démontre de façon dualiste dans « La dénégation » entre *Lust* et *Unlust*, intérieur et extérieur. Le monde y apparaît prolonger le sujet et celui-ci condenser (en intensivité) le monde en tant qu'Autre.

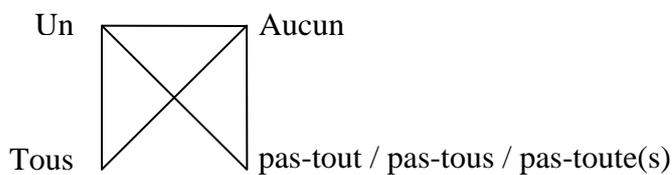


²⁷ S. Freud, *Le malaise dans la civilisation*, P.U.F., 1971, p. 68 – ensuite cité « P.U.F. », et de même, en allemand, *Gesammelte Werke*, t. XIV : G.W.

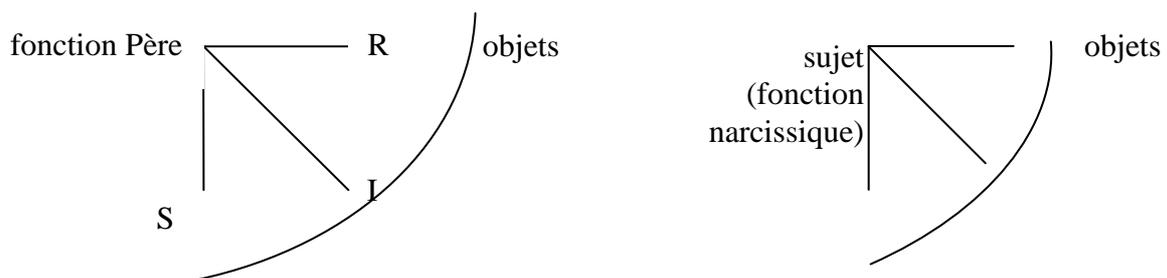
Disons, plus exactement, que lorsque Freud parle du monde, Lacan parle de l'Autre. À ces mêmes niveaux, je préfère, pour ma part, parler d'intension et d'extensions.



Mais, à cet égard, c'est la dialectique de l'Un (Un-Père, S_1 , ...) et des modes du Tous qui opère,



retranscrite en sujet (fondé de l'Un identifiable médiatement au zéro, c'est la raison Père) et en objets.²⁸



Freud, quant à lui, débute son texte par un regard extrinsèque : pour distinguer un homme et des hommes (des hommes construisent un ensemble, une foule, *Menge*), en spécifiant qu'un homme démontre ses qualités vis-à-vis d'une masse, laquelle est dénuée de qualités. L'opposition entre sujet et globalité des hommes se donne en particulier en termes de puissance (*Macht*, et non « jouissance »²⁹), succès, richesse, qui valent pour un certain ou certains sujets uniquement, mais non pour la masse des gens. J'ajouterai : probablement parce qu'on les prend en masse. La question du « profit » personnel (*für sich anstreben*, *G. W.*, XIV, p. 421) vis-à-vis de ce qui prévaut pour tout le monde est ainsi posée. La religiosité elle-même tiendrait à une rupture de la dialectique Je/monde en noyant le Je dans un monde illimité selon ce que Romain Rolland appelle un « sentiment océanique ». Freud ne cessera d'opposer ce qu'il en est pulsionnellement du sujet à ce qu'il en est rationnellement (et non pas religieusement) du monde.

²⁸ Selon Frege (*Fondements de l'arithmétique*, trad. fse Seuil), le Zéro est le nombre qui correspond à l'objet qui tombe sous le concept « non identique à soi-même », quand l'Un est le nombre qui correspond à l'objet qui tombe sous le concept « identique à Zéro ».

²⁹ Je cite la traduction française de Ch. et J. Odier (1934), selon l'édition P.U.F., 1971, p. 5.

Dans leur contraste, le point de vue nominaliste part de la singularité d'un homme pour l'insérer parmi les hommes et de là dans l'humanité qui en est l'abstraction. Par contre, le point de vue réaliste (de là ce point de vue est éminemment idéaliste) part de l'humanité pour en spécifier (par extraction) chaque homme comme tout homme, c'est-à-dire que le réalisme en fait de principe un homme.

À la totalisation infinie du sentiment océanique de Romain Rolland, Freud préférera le paradoxe d'une logique de la rupture³⁰ et de l'involution : le but atteint, la chose elle-même s'involue pour se fondre dans son opposé qui ne valait comme tel que le temps d'avant. Le sentiment océanique est le choix du sujet de se fondre dans le Tout (*die Zusammengehörigkeit mit dem Ganzen Aussenwelt*, G.W., p. 422).

Au niveau de l'*Affekt* (traduisant pour Freud dans sa métapsychologie la représentance pulsionnelle) s'inscrit le sentiment (*Gefühl*) de notre particularité, *unseras Selbst, unseres eigenen Ichs* (p. 423) : ce Je propre, ce propre soi-même, c'est ce que j'appelle le narcissisme primordial. Ce Je vaut par lui-même (*selbstständig*) d'une façon que je préfère dire unaire (*einzig*) plutôt qu'unitaire (*einheitlich*), un Je bien établi à l'encontre de tout le reste (*gegen alles andere*), donc à l'encontre de l'Autre.

Freud est cependant amené à modaliser variablement l'opposition littorale entre sujet et objets. Ainsi l'énamoration (*die Vertliebtheit*) amène le sujet à ne plus tenir compte de frontières entre Je et Tu qui alors ne font plus qu'un (*Eines*, p. 425). De même, des troubles psychotiques, mettant fin à la dialectique entre le sujet et le monde, attribuent à l'Autre, au monde, ce qui appartient en fait au sujet (perceptions, pensées, sentiments, etc.). Ou bien c'est là un effet de projection, tel que le sujet se retrouve dans le monde, mais comme extérieur à soi-même. On a là affaire aux mêmes remarques que Freud effectua dans « Pour l'introduction du narcissisme ».

Les rapports entre ce qui est proprement narcissique (*Lust-Ich*) et ce qui est objectalisé comme réalisable (*Real-Ich*) sont tributaires des actions du sujet pour mettre en correspondance subjectivité narcissique et objectalité. L'opposition entre ces deux aspects (l'aspect jouissance et l'aspect réaliste) du sujet — opposition que Freud a fait valoir variablement : le *Real-Ich* étant premier dans la métapsychologie, le *Lust-Ich* étant premier dans « La dénégation » — se résout ici dans le fait qu'un premier sujet de la jouissance, auquel s'adjoint un sujet du réel, s'avère de nouveau seul en piste s'il se présente décapé de ce réel (par expulsion de tout ce qui est *Unlust*).

La coupure entre l'intérieur (satisfaisant → *Lust*) et l'extérieur (pénible → *Unlust*) recoupe donc aussi celle entre sujet et monde (*Lust* et *Unlust*). Cela correspond au Je et au reste. Lacan parlera du Je et du pas-Je³¹, soit, dit-il, tout le reste de la grammaire. Ainsi peut-on distinguer le Je de l'énonciation et le reste grammatical des énoncés.

Freud reprend alors dans *Le malaise dans la culture* sa conception métapsychologique, déjà explicitée dans son texte sur les pulsions³² : depuis une indifférenciation initiale, l'embryon du narcissisme se détermine comme *Lust*. Le reste vaut comme *Unlust*, rejeté comme négatif à l'extérieur et constituant ainsi les objets et le monde, même si par après certains objets remplissent aussi un rôle de satisfaction et tendent à être intégrés, du moins au travers de cette satisfaction.

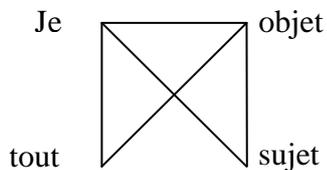
Donc, initialement, le sujet en devenir n'est pas différencié du monde ; le « tout » en prend son assise, comme constitué par le narcissisme fondateur : il n'y a de « tout » que saisi comme tel par le sujet (*allumfassend*, p. 425). On comprend ainsi que le narcissisme peut

³⁰ R.L., *Sur le temps logique de Lacan*, Lysimaque, à paraître.

³¹ J. lacan, *La logique du fantasme*, séance du 11 janvier 1967.

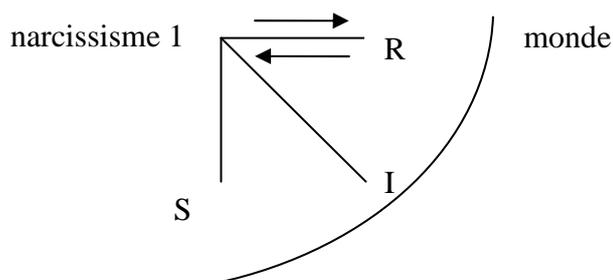
³² S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », trad. fse in *Métapsychologie*, Gallimard, coll. Idées, 1968, p. 35.

correspondre pathologiquement au tout dans ces psychoses où rien d'autre n'existe que le Je, sans lien avec quoi que ce soit. Tout se réduit à Je et Je est tout (*All, ibid.*). L'illimité (*Unbegrenztheit*) domine. Dans la psychose, le Je tombe sur tout (au profit de ce narcissisme psychotique) comme dans la mélancolie l'objet tombe sur ce sujet.



L'élévation d'un Je évidé est l'aboutissement du syndrome des négations (Cotard).

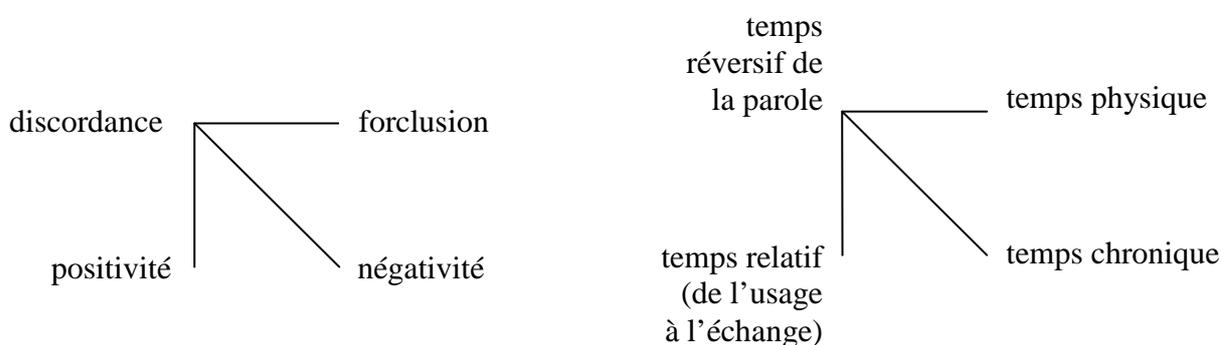
En fait la conception de Freud (et la solution qu'il accorde au problème), relativement à la résurgence ou, ne serait-ce que relativement, à la conservation de composants psychiques, correspond très exactement à ce schématisation fonctionnel qui ne détruit pas la fonction en intensification quand bien même elle se transcrit en extensions. Le narcissisme n'empêche pas communément le monde d'exister et inversement et, bien plus, c'est leur dialectique qui normalement les constitue proprement et l'un et l'autre. Ce n'est évidemment plus le cas dans l'autisme et le délire. Si rien ne se perd dans la vie psychique, c'est que tous les constituants de celle-ci sont fonctionnels, y compris ce que le sujet prend à son compte du monde extérieur, lequel n'a précisément de valeur que sous condition de cette prise en compte qui le constitue précisément comme extérieur dans le même temps où seule la fonctionnalité des choses, telle que le sujet la leur accorde, n'a de possibilité d'être ainsi intégrée au sujet. (On voit mal une table réelle, par exemple, être intégrée au sujet.) L'objectivité du monde — qu'elle soit réelle, imaginaire ou symbolique — reste donc fonctionnelle, mais aussi parce qu'à la fonction en intensification qui constitue le narcissisme primordial répond sa prise en extensions (R, S, I) constitutives du monde. Cette fonctionnalité opère donc dans les deux sens, des objets vers le sujet (défini par son narcissisme primordial) et du sujet vers ce monde d'objets.



Ce que Freud nomme « régression » n'est alors que la rupture de la dialectique entre intensification et extensions, laquelle, de façon autistique (mais dans la psychose), ramène sur le narcissisme intensificationnel et en l'y réduisant, l'ensemble de la mise subjective, ou bien, de façon cette fois assurément psychotique, ramène cette dernière sur les extensions (au moins sur telle ou telle).

Ce que j'appelle « dialectique entre intensification et extensions », Freud l'imagine de la subsistance du passé d'une ville dans l'actualité. Mais ce qui s'avère impossible dans la topographie d'une ville — coexistence de bâtiments d'époques différentes au même endroit — est possible psychiquement, car tous les éléments psychiques sont fonctionnels. C'est affaire de persistance de la fonction sous les dehors de ses transformés extensionnels, lesquels restent néanmoins et bien heureusement fonctionnels, bien qu'objectaux. Aussi suis-je amené

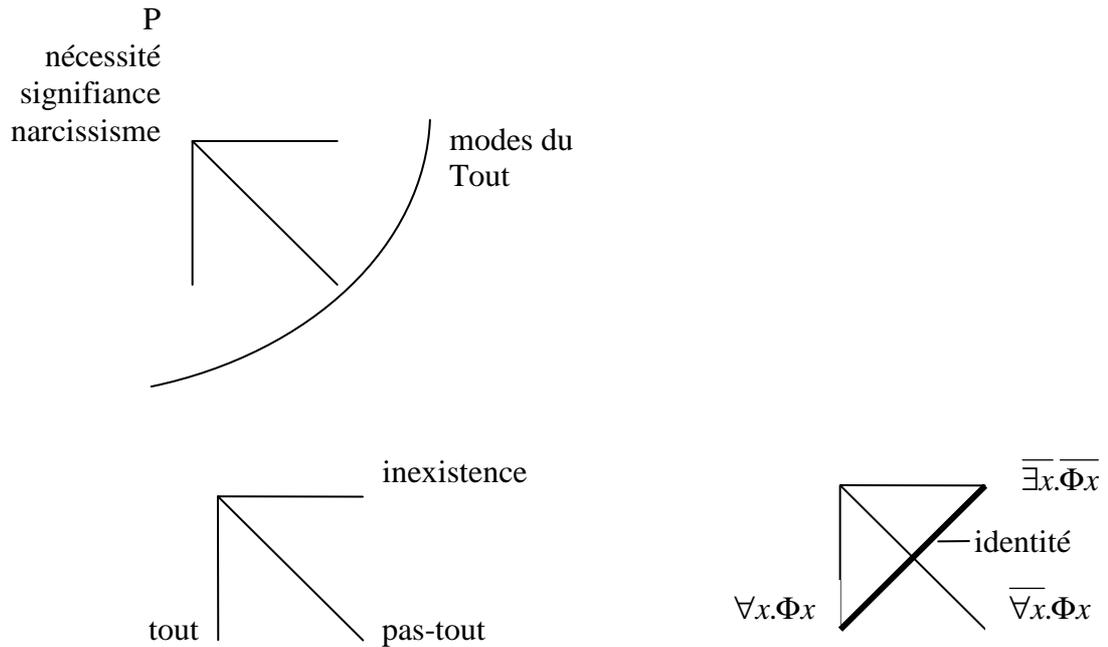
à décrire³³ cette possibilité topologique comme asphérique : localement 2 mais globalement 1. « Normalement », il n'existe pas de différences sans continuité (fonctionnelle) entre les éléments différenciés. C'est, plus avant, aussi affaire signifiante : il n'y a de signifiant que fonctionnel. C'est ainsi que les traces constitutives du souvenir (comme les signes pour la perception ou la représentance pour la représentation) sont des implications directes de l'intension fonctionnelle dans les extensions. Si l'inconscient est hors temps, c'est qu'il ne tient pas compte du temps objectal, chronique, et qu'il n'opère que dans le temps asphérique, subjectif, de la parole que conceptualise Benveniste.³⁴ De même, l'inconscient ne tient pas compte de la négativité forclusive, elle-même objectale, mais uniquement de la fonction, discordancielle par définition ; c'est en quoi, à la différence de Freud, je ne dirai pas que l'inconscient ne connaît ni la négation ni le temps, mais uniquement qu'il se détourne d'un mode de ceux-ci, mais au profit d'un autre mode.



Aussi est-ce moins du côté du Tout et du « sentiment océanique » que la religion prend appui (même s'il s'agit d'inclure par définition l'humanité dans le « catholicisme » comme Tout), que sur ce lien fonctionnel se donnant comme narcissisme, en se rapportant au Père et à la nécessité modale. La nostalgie pour le Père n'est que la nécessité de rappeler la fonction dans l'organisation extensionnelle du monde qui n'est lui-même, pour le sujet, que le praticable, construit par la dialectique fonctionnelle, de la nécessité signifiante ou de la signifiante nécessaire.

³³ R. L., « Topologie du malaise », 2003-2004.

³⁴ É. Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine », in *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Gallimard.

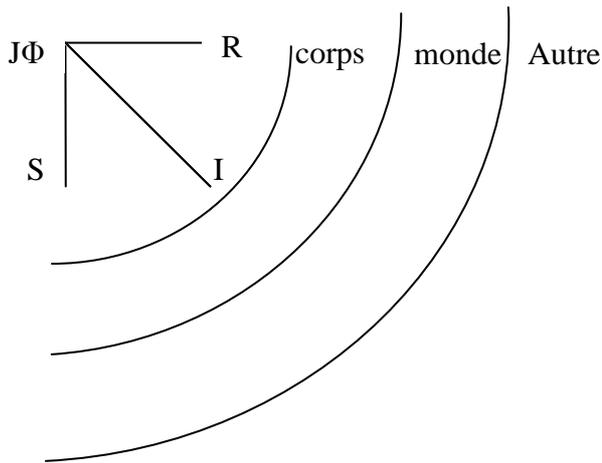


2.2. Jouissance et renoncement, sublimations et facticités

La question se présente maintenant, sous couvert d'étayer le lien de l'un (ou de l'Un) au tout (ou au Tout), des rapports de la fonction à la jouissance, y compris sous sa négative (*Lust* et *Unlust*, p. 434).³⁵

Ce faisant, Freud table tout sur le principe de plaisir (*Lustprinzip*, *ibid.*). Le problème est que ce principe, comme tout autre, est intensionnel, il n'est donc ni saisissable ni opérant en soi, mais uniquement au travers de ses mises en valeurs, mises en formes, mises en rapports (respectivement : objets, images, mots et signifiants) qui en forment les praticables extensionnels non sans opposition avec l'intension. De là la question topologique : continuité intension-extensions (et asphéricité) ou clivage intension-extensions (sphéricité), où mènent ces choix ? Ainsi Freud est-il à même de répertorier ce qui menace extensionnellement la jouissance. (1) D'abord le corps lui-même qui met à mal dans le réel les possibilités de jouissance ; (2) puis le monde extérieur (spécularisant le sujet), et (3) en définitive les autres personnes, avec lesquelles le sujet est tenu d'entrer en communication. Je dirai, respectivement : réel, imaginaire et symbolique, mais chaque domaine extensionnel est lui-même réel, imaginaire et symbolique.

³⁵ R. L., « Le chant de l'infini », colloque Lysimaque, *Poème et mathème*, 2005.

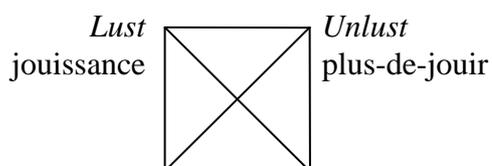


L'illimité du Tout est particulièrement impliqué par l'attente d'une satisfaction sans borne des besoins et des désirs, tant du point de vue des bienfaits que peut dispenser la nature que des profits que procure la société. Parallèlement il s'agit de se reconnaître et de se faire reconnaître participer à la communauté humaine. De fait, en soumettant la nature, « on travaille avec tous au bonheur de tous » (G.W., p. 435 ; P.U.F., p. 22).

Chemin faisant, c'est déjà moins de jouissance qu'il s'agit que de plus-de-jouir (*Lustgewinn*, p. 436). En fait il s'agit là du passage du narcissisme de la jouissance à l'objet conçu comme plus-de-jouir. Cela peut concerner les stupéfiants, la restriction des revendications pulsionnelles, les sublimations — mais aussi les délires et même l'amour et l'esthétique.

Pour fonder le narcissisme, la place du Père est essentielle – quel que soit le concept qui en tient lieu : Dieu, Providence... – au fond, comme dit Freud, c'est d'une plénitude (*Vollständigkeit*, p. 431) qu'il s'agit en matière de narcissisme coupé du monde. Dans le cas contraire, en termes de jouissance du monde, ce narcissisme se présente, à l'envers d'une extériorisation, comme le clivage du sujet : la question est donc de savoir si, au mieux, cette coupure passe par le sujet ou entre le sujet et le monde.

L'usage des stupéfiants -- comme pratique substitutive à la fonction paternelle de la jouissance -- est à cheval sur ces deux modes de coupure : visant à séparer le sujet du monde, le stupéfiant agit aussi au sein du sujet pour le couper de soi-même. C'est rendu possible du fait que de la jouissance, fonction éminemment subjective, on est alors passé au plus-de-jouir comme objet de jouissance. Au mieux, ce lien intension (présence) – extension (plus-de-jouir) est réversif ; au pire, il assure le clivage d'avec le monde, au détriment du sujet. Dit autrement c'est encore un rapport *Lust / Unlust*.

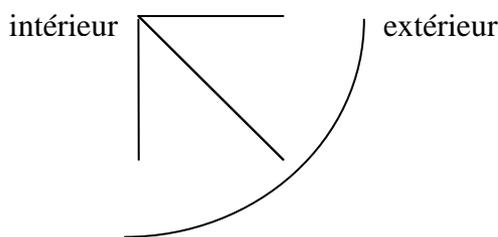


Ainsi le stupéfiant a-t-il cette double raison de couper le sujet de sa jouissance (*Unlust*) tout en étant supposé l'y rapporter (*Lust*). Par là la souffrance prime vite sur la satisfaction – si difficile à atteindre du fait de tous les obstacles qui l'éloignent du sujet (le corps, réel ; le

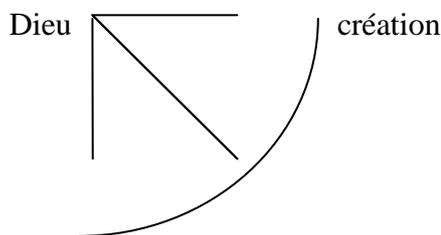
monde, extérieur, pour beaucoup aussi imaginaire ; autrui, avec lequel on échange symboliquement). « La tâche d'éloigner la souffrance relègue à l'arrière-plan celle d'obtenir la jouissance », dit Freud (P.U.F., p. 21 ; *Lustgewinnung*, G.W., p. 435). « La satisfaction illimitée de tous les besoins » (*uneingeschränkte Befriedigung*, *ibid.*) est de toute façon illusoire, parce qu'elle est inatteignable. Il ne reste qu'à travailler avec le monde extérieur, avec autrui, cette fois pour le bonheur de tous (P.U.F., p. 22).

(1) À côté des toxiques qui, d'une certaine façon seulement, réduisent la souffrance³⁶,
 (2) les défenses internes au sujet jouent un rôle comparable. Car il s'agit d'assouvir les pulsions – ou, à défaut, d'en restreindre la revendication. Ici le renoncement domine.

(3) Mieux que de « fausses » satisfactions ou que la réduction des prétentions pulsionnelles, la transformation de celles-ci comme de leurs modes de satisfaction est essentielle, changeant en particulier le but de la pulsion et donc le moyen de la satisfaire. Mais, ce faisant, on a là affaire à une division entre le sujet (intérieur) et le monde (extérieur).



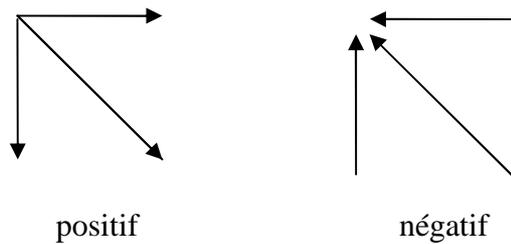
Évidemment, le sujet peut aussi s'occuper de changer le monde pour en obtenir plus de satisfaction. Mais cette possibilité ne vaut qu'à la condition de ne pas délirer sur ses propres possibilités de le faire – par exemple en se dotant de capacités communément dévolues à Dieu



Au niveau même de la jouissance, la satisfaction est essentielle, passant en fait par des objets source de jouissance (*Lustgewinn*). Certains sont sources de désir – et par là d'amour, sexualité à l'appui. Quant à elle, « l'émotion esthétique dérive de la sphère des sensations sexuelles » (P.U.F., p. 29).

En conclusion de ce chapitre, Freud insiste sur le choix du sujet : « il nous est permis [...], il nous est possible de ne pas renoncer à tout effort » (P.U.F., p. 29) pour réaliser le programme du principe de plaisir. Deux axes déterminent la position du sujet selon qu'il choisit d'obtenir un gain de jouissance (*Lustgewinn*) ou d'éviter la souffrance. « Mais nous ne saurions réaliser tout ce que nous souhaitons par aucune de ces voies » (*ibid.*). Ici nous sommes passés du *tous*, unifiant des individus, au tout, complétant l'ensemble des objets. Le côté relatif (*ermäßigt*, p. 442) de cette donnée attient à l'économie libidinale du sujet. Force positive du désir et force négative que le réel extérieur lui oppose se contrebalancent.

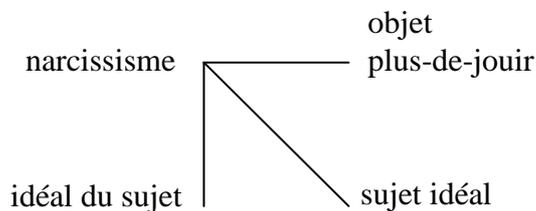
³⁶ On peut imaginer que Freud parle en connaissance de cause, puisqu'il prenait de la cocaïne pour éviter les douleurs de son cancer de la mâchoire. Cf. Max Schur, *La mort dans la vie de Freud*, trad. fse Gallimard.



Et Freud est amené à caractériser variablement la position du sujet, selon que domine l'objet (que vise la position érotique du sujet) ou le narcissisme. Dans les deux cas, c'est question de sublimation des pulsions, selon que le sujet accepte de se rendre à leurs revendications, directement ou non, vers l'objet, ou à compter avec leur origine. Névrose ou psychose sont à mettre au compte des positions possibles – comme la toxicomanie ou la religion. Dans tous les cas le sujet est mis en demeure de renoncer à l'objet – à défaut que ce soit l'Autre qui n'assume pas (*Versagung*) l'opération fonctionnelle.

2.3. Idéals et gain de jouissance : malaise de la quantification / quantification du malaise³⁷

Sur le versant du monde, les registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique sont occupés respectivement par le plus-de-jour et les idéals : le sujet idéal et l'idéal du sujet.



Ces « objets » du monde servent d'assise quantifiée au malaise de la culture. En quelque sorte, la culture commence avec le meurtre et l'incorporation du Père et son passage d'intensionnel qu'il est comme fonction Père aux extensions constitutives du monde. Ce monde est le malaise même de la culture : il vient en opposition extensionnelle à la fonction Père. C'est ce que Freud explique ici selon son mode particulier de parler de quantification.

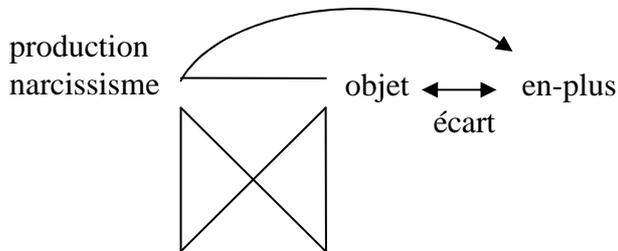
Sublimations et facticités sont en effet deux concepts psychanalytiques et deux manières de faire avec la quantification,

(1) en ce qui concerne les sublimations, elles ont pour raison d'être de lier l'Un au Tout en changeant de réalisation (et donc d'objet) du Tout (c'est-à-dire en changeant de praticable),

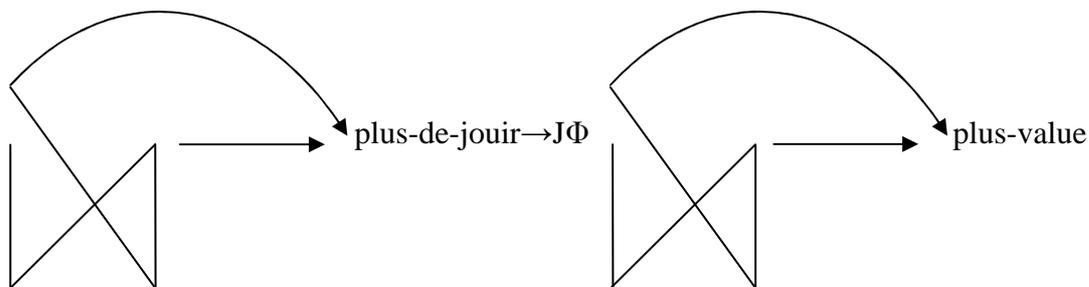
(2) en ce qui concerne les facticités, elles correspondent à ne pas tenir compte des rapports possibles de l'Un au Tout (en ne créant donc que des objets factices).

³⁷ Rédaction du 3 août 2011.

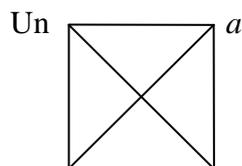
Le malaise est donc avant tout (ou au fond) la conséquence de ces façons de mettre en jeu les quantifications. Bien entendu, ensuite il s'agit de considérer les praticables quantifiés ainsi mis en jeu. Du point de vue subjectif (narcissique, distinct des idéaux) la question du gain (de l'en-plus) est posée comme production surnuméraire aux besoins. Et les avatars et les devenirs de ce gain constituent le malaise, surtout s'il est coupé de sa raison d'être dans le langage (dans la signifiante, dans « lalangue »).



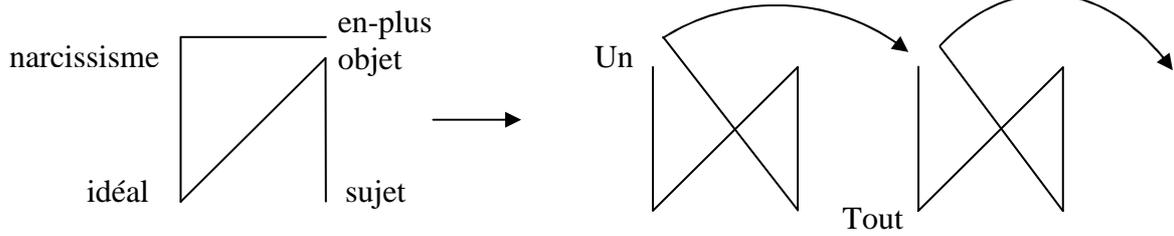
Au plus évident, c'est le malaise attendant au passage du plus-de-jour à la plus-value, et à l'appropriation de celle-ci.



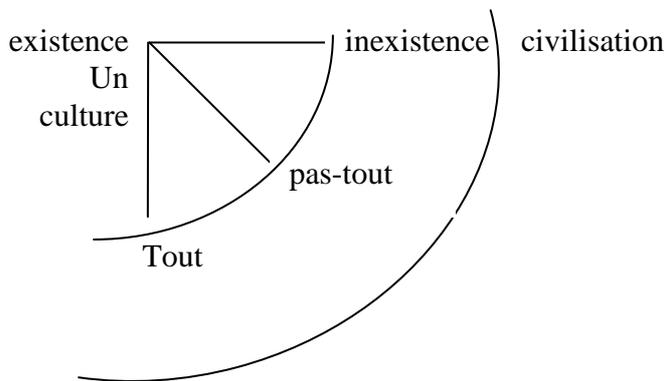
Mais en deçà de cette transformation, il s'agit du rapport de l'extension venant en plus sur l'intension, de son rapport à cette intension même. Ce rapport, Lacan le dit incommensurable. Il met en œuvre l'aliénation réelle.



Cet en-plus est quoiqu'il en soit nécessité par anticipation et rétroaction sur sa production elle-même, pas forcément pour l'assurer de façon circulaire, mais surtout pour en faire une avancée structurale permettant de dépasser le narcissisme par la civilisation. C'est une façon de lier l'Un au Tout.

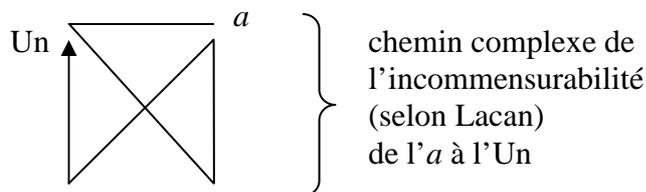


La civilisation est alors à comprendre comme un tel Tout, sous diverses modalités, et d'abord fondé sur l'inexistence – non sans rapport avec l'existence.



C'est donc que la question du surnuméraire domine les choix civilisateurs de quantification, toujours par anticipation et rétroaction (*i.e.* selon un mouvement inversable, mais surtout réversif, dans le schématisme retenu). J'opposerai donc dorénavant la culture (subjective, narcissique, existentielle) à la civilisation (objectale).³⁸

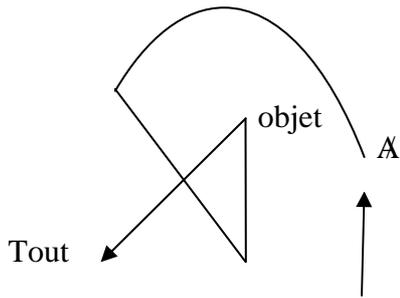
L'Un culturel se constitue ainsi, pour le sujet, de renoncer aux dons surnuméraires de la civilisation (voire à ce que celle-ci impose) par renoncement au plus-de-jour.



Constitution de l'Un depuis le renoncement au plus-de-jour

La culture est donc le mouvement structural inverse de celui qui constitue la « part maudite » civilisatrice.

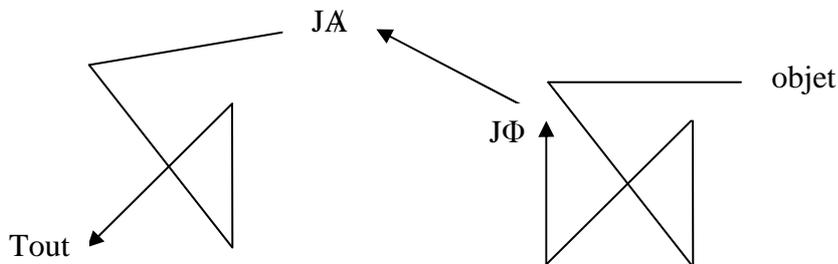
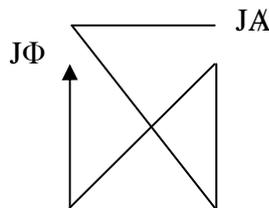
³⁸ Le terme freudien de *Kultur* est à la jonction, non sans équivoque, des notions que le français superpose et distingue comme « culture » et « civilisation ».



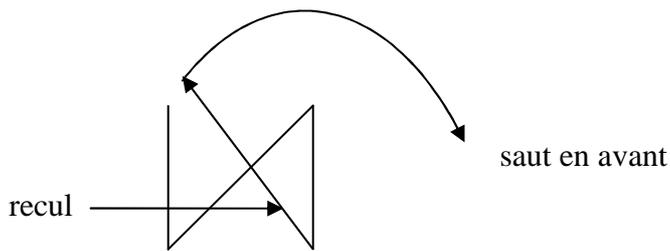
Constitution du Tout depuis le dédit de l'Autre (l'Autre est constitué de toutes les relations à l'objet abandonnées, de là son inexistence, ensuite le sujet y fonde par différenciation son identification fondamentale à l'Un)



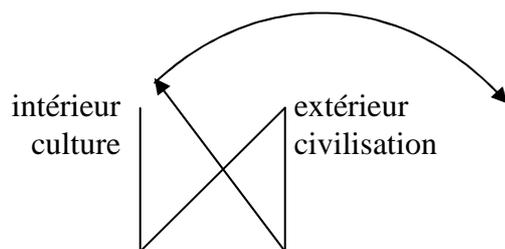
et de la question des jouissances



Identifié narcissiquement à sa jouissance (phallique) le sujet la fonde de l'Autre (et de sa jouissance) comme un lien de l'inexistence à l'existence – et retour. Cet aller-et-retour -- à la fois constructif et déconstructif de la civilisation : constructif des moyens d'échapper aux avaries naturelles, mais aussi déconstructif de ces moyens que sont les objets en tant que praticables extensionnels des fonctions signifiantes que le sujet met en jeu -- est indépassable, en son principe du moins, car rien de ce qui se construit ne s'établit sur autre chose que sur ce qui subsiste de déconstructions antérieures – y compris pour Freud, avons-nous vu, quand persistent dans l'inconscient les éléments (ou les restes) des élaborations antérieures que sont les relations aux objets, aussi constitutives de ceux-ci. Ainsi la civilisation, comprise maintenant comme cet ensemble de constructions et de déconstructions nécessaires, ne va pas sans ces phases destructrices qu'au mieux on peut considérer comme des reculs permettant de mieux sauter, alors culturellement, vers l'avant.

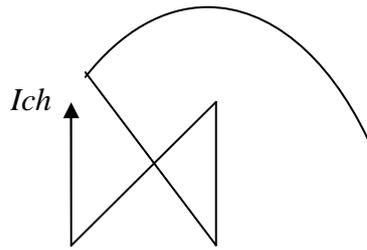


Et cet ensemble implique, à chaque moment, un écart d'avec ce qui avait été, un écart dont s'organise l'en-plus. Plus précisément, cet ensemble recul-avancée se présente au sujet qui effectue ce saut (cet écart, ce décalage, *Entstellung*) comme la construction réversive et du narcissisme et de l'objet qui le dépasse *comme* un extérieur vis-à-vis d'un intérieur (dans des termes freudiens), comme la civilisation assimile globalement les cultures locales, en elles-mêmes toujours singulières et qui le restent sans cela (comme chacun peut élaborer sa propre langue, mais sans échange – voir les enfants autistes).



Mais la culture singulière d'un sujet, c'est ce que j'appelle son schématisme : c'est à la fois la façon dont il considère la civilisation et tout autant sa façon de la constituer et de s'y insérer en s'en constituant culturellement.

Ce retour en arrière, qui établit le *Ich* narcissique à l'encontre du gain, est proprement un renoncement du sujet à obtenir un gain de jouissance (*Lustgewinn*). C'est dès lors, au maximum et de là au pire, un refermement autistique (précoce ou psychotique).

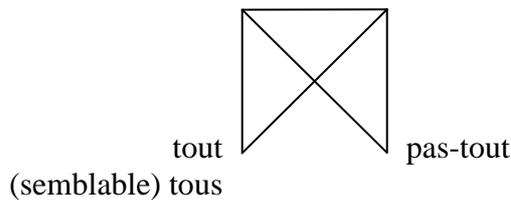


Pris comme un effet de déconstruction, ce renoncement subjectif est entièrement superposable aux contraintes de l'Autre (de l'extérieur, civilisé d'abord). À l'extrême, l'Autre est persécuteur. Dès lors, c'est la promesse des délices (comme satisfactions pulsionnelles) qui est battue en brèche, en tant que dédit (*Versagung*) de l'Autre se démettant de telles promesses. À mon avis, cette superposition est la cause des errements de traductions parlant de renoncement tant pour la *Versagung* (P.U.F., p. 34 ; G.W., p. 446) que pour le *Verzicht* (P.U.F., p. 36). Il n'empêche que pour Freud les choses sont tranchées sans confusion : le dédit (*Versagung*) est le fait de l'Autre qui promettait la satisfaction des pulsions (*Triebbefriedigung*) sur le mode de la définition de l'Autre dans « Le moi et le ça » (G. W. XIII, p. 249), quand le renoncement (*Verzicht*) est le fait du sujet qui s'éloigne de tout gain de jouissance et ne cherche plus à obtenir l'objet (en face de ce renoncement, le gain est ainsi « plus-de-jouir », traduction de *Lustgewinn* que Lacan décalque de « plus-value », traduction de J. Roy avalisée par Marx pour *Mehrwert*)³⁹. Cette défaillance de l'Autre dévient pour moi constitutive de la civilisation, et le renoncement du sujet s'exprime comme culture singulière. Ainsi le dédit social (*Versagung* exigée par la société) est-il toujours le fait de l'Autre, lequel implique frustration pour le sujet (et le terme de *Versagung* est ainsi le plus souvent reçu sur ce versant du sujet par superposition de la conséquence à la cause). Freud lui-même passe d'ailleurs de l'un à l'autre de ces concepts (à maintenir cependant distincts) par le biais du tiers terme de « satisfaction de la jouissance » (*Lustbefriedigung*, G.W., p.446). De toute façon, la traduction passe allègrement de la satisfaction de la pulsion à la satisfaction comme plaisir (P.U.F., p. 44 où *Befriedigung* est rendu par « plaisir »). Cela dit, une certaine confusion structurale existe, du point de vue de la civilisation, à mettre dans le même sac contenant les objets de la civilisation, le fait qu'ils amènent à la fois plaisir et satisfaction. C'est particulièrement le cas quand il s'agit de sublimation : sublimes substitutives, par le biais d'un changement d'objet, et sublimes littorales, à considérer en quoi ces objets impliquent satisfaction pulsionnelle et plaisir non moins pulsionnel. Du fait de cette littoralité, chaque espace de civilisation est en soi une réserve de sublimes. Mais les modes de ne pas faire avec la quantification (ou même de n'y venir que lentement) impliquent, à l'encontre de la sublimation, des facticités – des exactions de la civilisation.

La question du pas-tout, dirai-je pour traduire *nicht vollkommen* (G.W., p. 451 ; « incomplètement », P.U.F., p.39), empêche ainsi de s'identifier à tout un chacun dans le malheur, et n'étaient les facticités (délire, groupe, camp) éloignant le sujet de son narcissisme en l'objectalisant, chacun est ainsi renvoyé à son isolement. Mais cette isolation n'est pas de

³⁹ Si Lacan est fondé à proposer une telle traduction, c'est que le plus-de-jouir est transformable en plus-value. Cf. R. L., « Tentatives socio-politiques de suppléance à la fonction Père éradiquée idéologiquement », Lyon 2011.

l'ordre de l'unité (de l'Un), mais de l'ordre du morcellement psychotisant des objets détachés de leur fonction.



Quoi qu'il en soit, Freud n'avait pas imaginé la destruction des Juifs d'Europe par les nazis, une destruction qui impliquait précisément l'idée de la destruction « civilisatrice ».

Le terme de « *Kultur* » chez Freud se définit donc ainsi : la civilisation permettrait de s'éloigner des avanies causées par la nature et de chercher à régler les rapports humains, eux-mêmes sources d'exactions. Mais ce n'est pas toujours le cas qu'elle réussisse : à défaut de réussir, on reste dans la culture narcissique.

Les avancées scientifiques et techniques (et toutes ne sont pas mises à la disposition du « public », conservées entre les mains de leurs promoteurs, soit pour des raisons militaires, soit parce qu'elles ne sont pas encore rentables financièrement) permettent de maîtriser les restrictions naturelles de façon bien plus large qu'il y a un siècle, quand Freud écrivait. Sous cet angle, nous sommes dans la civilisation. Mais ces avancées civilisatrices ne sont assurément pas sans exactions, qu'on pense là précisément aux inventions militaires ou aux débats sur les cultures « transgéniques »,...

Le point de vue de Freud (en 1929) n'est cependant pas explicitement logique (même si cette logique est lisible entre les lignes) ; plutôt avance-t-il par comparaison entre le social et le psychique : « l'ordre [social] est une sorte de contrainte à la répétition » (P.U.F., p. 41 ; G.W., p. 452). Et cet ordre de comparaison permet de passer du collectif au singulier. Encore nous faut-il être plus fondés à mettre en œuvre l'*organon* de la psychanalyse capable d'effectuer cette jonction. L'ensemble quantifié de la structure y aide, y compris à partir du Temps logique de Lacan.

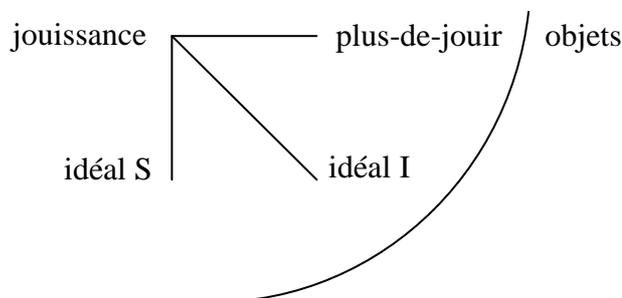
De toute façon, ce n'est pas l'utile qui gagne contre le beau (Freud le dit, mais voir aussi Bentham à propos du rapport de l'utile au logique en passant par les fictions), mais la fonction du gain (la plus-value que la valeur d'échange implique dans son expansion productive). Le quantitatif passe avant le qualitatif. Et aujourd'hui il s'agit de l'ensemble de la gestion chiffrée des actions sociales : évaluation, démarche dite « qualité », développement durable réduit à un trompe-l'œil, etc. Freud l'indique clairement (P.U.F., p. 43, note ; G.W., p. 454) : c'est le gain de jouissance qui s'oppose à l'utile, comme l'utile s'oppose à lui mais de façon mœbienne : selon « deux buts [distincts, mais] convergents ». Dès lors ce sont les rapports sociaux, précise Freud lui-même, qui orientent la vie. Glissement lent vers la totalité. « La vie en commun ne devient possible que lorsqu'une pluralité parvient à former un groupement plus puissant que ne l'est individuellement chacun de ses membres » (P.U.F., p. 44 ; G.W., p. 455). J'ajouterai : et plus puissant encore que la simple somme des puissances de chacun pris un par un. De là, pour Freud, la limitation de satisfaction (et non de « plaisir », *ibid*).

L'effet de justice est la base de cet argument, sans en oublier la justice corrective d'Aristote⁴⁰. Mais le recours à la communauté implique la défense communautariste et donc l'atteinte des autres communautés ; la logique du un par un prévaut, mais ici à un niveau collectif : un groupe contre un autre groupe. Y compris à noter, comme le fait Freud, que la liberté individuelle n'est pas pour autant accrue au sein d'une telle communauté. Nous retrouvons ici l'opposition déjà notée entre l'Un et le Tout, même à considérer l'aspect partiel du Tout réduit à certains collectifs sans plus. Freud conclut ce troisième chapitre là-dessus. La civilisation peut-elle équilibrer les liens de l'Un et du Tout ? Quelle est sa jonction avec la culture ? Quoi qu'il en soit, avec la civilisation l'analité (« parcimonie, sens de l'ordre et goût de la propreté », P.U.F., p. 46) domine.

Disons que Freud, qui a en tête « la similitude existant entre le processus civilisateur et l'évolution de la libido chez l'individu » (p. 47), ne se rend pas compte que le support de cette superposition est la logique des rapports de l'Un et du Tout, même s'il le dit incidemment. Le dédit civilisateur (*Kulturversagung*, P.U.F., p. 47, note) impose le renoncement pulsionnel (*Triebverzicht*) et la civilisation en devient frustration.

Ainsi les liens structuraux que j'établis entre économie politique et économie subjective⁴¹ sont-ils bien notés par Freud : « si on ne compense pas ce refus [de satisfaction pulsionnelle] d'une manière économique »...(P.U.F., p. 48 ; G.W., p. 457) la porte reste ouverte aussi à un renoncement à la culture, ouvrant la porte à une psychotisation subjective et sociale.

Au fond, ce que la traduction de Ch. et J. Odier omet, c'est la différence entre la jouissance positive ou négative (*Lust*, *Unlust*), comme fonction, et le gain de jouissance, comme objet, et particulièrement comme plus-de-jouir (*Lustgewinn*). Le plus communément Freud utilise ce concept de gain de jouissance. Ce plus-de-jouir, comme l'appelle Lacan, partage avec les idéals cette valeur constitutive des objets.



Le bonheur n'est lui-même qu'un idéal ; et le plus-de-jouir est en fait plus proche de la souffrance en tant que jouissance négative, surtout en termes de jouissance néfaste, jouissance d'un Autre quasiment toujours mauvais par nécessité.⁴² D'entre les sources de souffrance, on peut penser que les restrictions corporelles ou celles de la réalité naturelle trouveront des accommodations plus avancées que celles qui existent dans l'actualité sociale. Reste que l'essence sociale de l'homme introduit une disparité entre les hommes, mettant justement à

⁴⁰ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, trad. fse Vrin, p. 230 sqq ; Lacan, « Télévision », *Autres écrits*, Seuil, p. 520. Sur la justice, lire John Rawls.

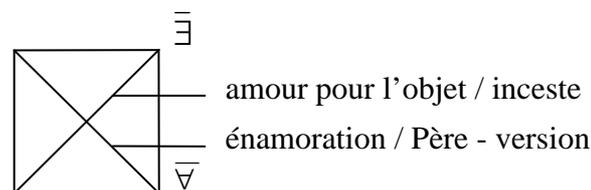
⁴¹ R.L., « Identité de structure entre le schématisme de Marx et celui de Freud », colloque de Cerisy *Marx, Lacan*, 2011.

⁴² Ici, il faudrait doubler cet article d'une analyse comparable de la jouissance telle que l'effectue Lacan dans son séminaire *L'éthique de la psychanalyse*.

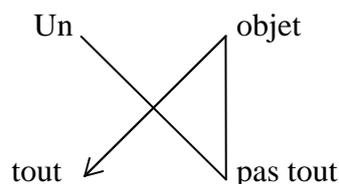
mal le *tous* qui universalise l'humanité devant la vie. En fait la civilisation modifie ainsi, et aujourd'hui encore plus que du temps de Freud, la nature et les possibilités corporelles d'existence. Si on y est attentif, au détour de mainte phrase de Freud, les quantificateurs sont présents en quantité (c'est le mot), et d'autant que les traducteurs en rajoutent (maintes fois, une somme.... P.U.F. p. 33 : « tout ce que nous tentons », « tant d'êtres humains » (*ibid.*)... Et cette quantification lie l'existence singulière à l'univers social.

La dépréciation de la culture reste, quoi qu'il en soit, de mise chez beaucoup, religion à l'appui qui ne présente comme bienheureuse que la vie future (après la mort). C'est souligner que les métaphores de l'intension fonctionnelle sont elles-mêmes multiples (Dieu le Père ou nécessité naturelle ou obligation sociale ou narcissisme affectivé, etc.).

2.4. Diagonalisation de la quantification : les deux types d'amour⁴³



Le circuit d'ensemble entre quantificateurs est rendu accessible par les deux types d'amour que Freud avait distingués dans son « Introduction du narcissisme » : l'amour pour l'objet et l'amour narcissique (l'énamoration). L'amour pour l'objet retrouve les besoins de l'auto-conservation (et l'impératif de les satisfaire), c'est une affaire de nécessité organique (Ananké). Sur l'autre versant, l'amour narcissique fonde le rassemblement humain sur la ressemblance (sans parler de la perpétuation sexuelle) de tout un chacun avec chacun (Éros) : chacun est identifié au Père et de là chacun avec chacun (la métonymie devient synecdoque). Freud précise comment l'on passe d'un amour à l'autre : initialement narcissique (être aimé), l'amour impliquait un objet unique, suffisant à le satisfaire. Mais (selon Freud) la crainte de la perte d'un tel objet, dès lors survalorisé, a amené le sujet à étendre le cercle de ses objets d'amour (si l'on en perd un, il en reste d'autres) jusqu'au fait chrétien d'aimer tout le monde. L'on est ainsi passé de l'Un narcissique, *via* l'unicité de l'objet, à la pluricité des objets, et de là à la totalité.

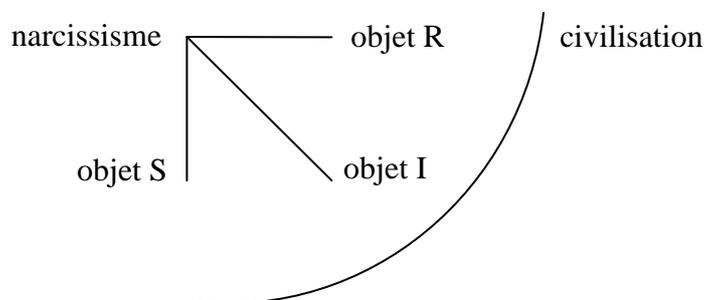


⁴³ Cf. R. L., « Incorporer l'ab-sens pour se former au sexe », « Se former à (l'absexe pour incorporer) l'échappement », Copenhague, 2011.

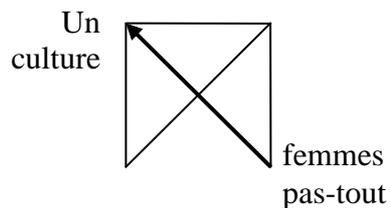
Négliger de distinguer énamoration et amour pour l'objet, c'est-à-dire de distinguer « moi » et « autrui » (chemin faisant, le pas-tout se profile, P.U.F., p.53 ; « *nicht alle* », G.W., p. 461) est une erreur sur la valeur de l'objet, le plus-de-jouir qu'il représente risquant alors de n'être pas pris en compte comme nécessaire. Quoi qu'il en soit et quels qu'en soient les aléas (*Störung*, G.W., p. 460 ; P.U.F., p.51 où *Störung* est traduit par « mal »), le lien de l'unité (Un de différence) à « l'unité » (l'association unitaire des uns) passe par la visée de l'amour de constituer des « unités » de plus en plus vastes. L'identité globale des constituants de l'amour se scinde entre amour génital et amour standard, inhibé quant au but.

Ces « portants » que sont les amours, dans leur dialectisation, en deviennent les supports du littoral entre intension et extensions fonctionnelles. À ce niveau, je situe la *philia*, cet amour diversifié transitant de la famille (selon tous les types de liens) aux amis et à la société, y compris selon des amitiés politiques.

Aussi Freud notait (P.U.F., p. 55) que les femmes qui, « à l'origine, avaient établi la base de la civilisation grâce aux exigences de leur amour » -- ce qui correspond au passage du narcissisme aux objets --,

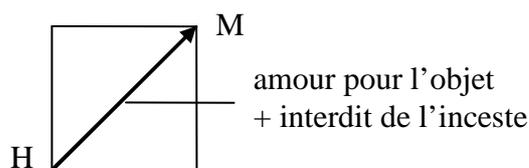


ces mêmes femmes « exercent une influence tendant à ralentir et endiguer » cette civilisation – au profit, dirai-je, de leur position d'assurance culturelle.



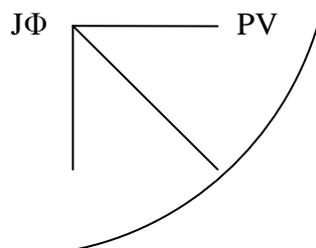
De là Freud insiste, prenant une position masculine (opposant « l'être humain » aux femmes, *ibid.*) : l'énergie déployée en vue de la civilisation est de fait soustraite à la sexualité et à son fondement culturel féminin. Pour Freud, encore très bourgeois XIXème siècle, la femme élève les enfants à la maison (et représente le côté sexuel de l'existence), quand les hommes constituent la société – une société masculine en son fond.

Cela va de pair avec l'interdit concernant un choix d'objet incestueux.



À mon avis, quand Freud avance (P.U.F., p. 56) que « la civilisation [pour] se plie[r] aux nécessités économiques [...] doit soustraire à la sexualité [...] un fort appoint (*Bertrag*) d'énergie psychique » (G.W., p. 464), il précise que ce schéma est de l'ordre de l'exploitation. En régime capitaliste, cela correspond à passer de la jouissance phallique (superposée à la force de travail) à la plus-value.

(FT → (FT → PV)),
 (JΦ → (JΦ → PdJ)).



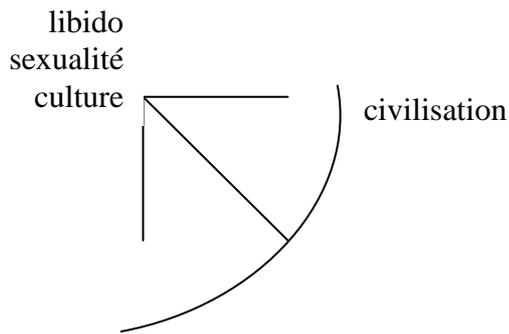
Et l'endiguement de la sexualité commence dès l'enfance. Le rôle de l'école est ici essentiel pour produire des sujets socialement adaptés.

« Toutes ces interdictions traduisent l'exigence d'une vie sexuelle identique pour tous » (*ibid.*), ne subsiste que les voies de décharge reconnues valides du point de vue de la civilisation, et dans lesquelles la satisfaction sexuelle est contrainte de se précipiter.

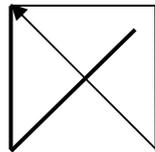
Pour dire les choses rapidement, il semble bien que Freud analyse les liens \forall/\exists dans le premier chapitre, et les liens de *Lust/Unlust* ($\exists/\bar{\exists}$) dans le second, passant à l'objectalisation ($\forall/\bar{\exists}$) dans le troisième, pour considérer ici ce pas-de-rapport ($\forall/\bar{\forall}$) dont l'étude se prolongera au chapitre suivant.

2.5. Amour et agressivité

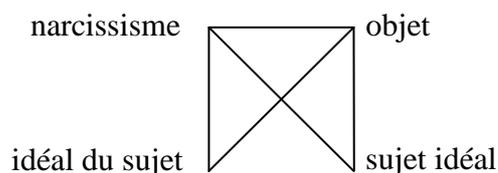
Freud oppose donc civilisation et sexualité



comme encore un effet de nombre, la sexualité se limitant à deux personnes et la civilisation nécessitant un grand nombre de gens. L'on est passé de l'un au deux et au-delà ; de là se constitue le quadrangle structural du sujet. Les amoureux sont seuls au monde, dit l'adage. C'est dire qu'ils n'ont pas d'intérêt pour le monde environnant. La tendance de l'Éros à l'union vise à faire Un – à la fois comme unitaire et comme différenciation à partir de cette unité.

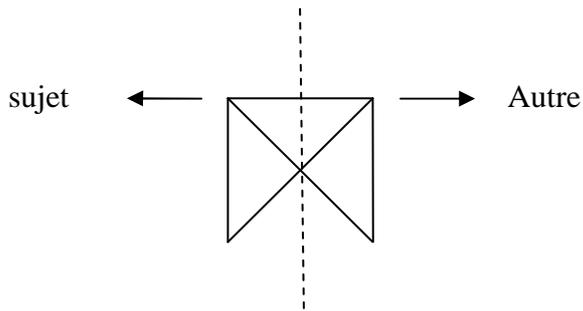


En fait la culture fait lien en elle-même, mais dépasse dans la civilisation le fonctionnement par paires de l'amour. Le lien social rassemble ainsi la libido inhibée quant à son but. De là l'opposition entre sexualité et société. C'est affaire de *philia*, disais-je. L'inhibition de la libido quant à son but sexuel favorise les autres types de liens (amicaux, transversaux, d'identification à l'objet groupal,...). C'est en quoi on peut opposer le sexuel conçu comme narcissique *a priori* (narcissisme primordial) à ses mises en scène comme praticables sociaux. Quand Freud dit manquer de raison pour en comprendre le mécanisme, il omet simplement de considérer cette littoralité (fixée éventuellement en antinomie) entre intension (narcissisme) et extensions (praticables du monde). En quelque sorte le schématisme qu'il utilise n'est pas explicité. Pourtant, dans son « Introduction du narcissisme », il avait su jouer de l'amour pour littoraliser les « positions subjectives de l'être » (comme dit Lacan⁴⁴) que sont dans leurs oppositions relatives narcissisme et objectalité, idéal du sujet et sujet idéal.

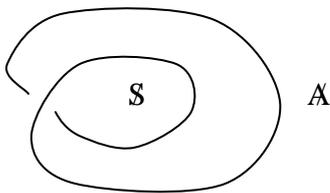


⁴⁴ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, p. 223.

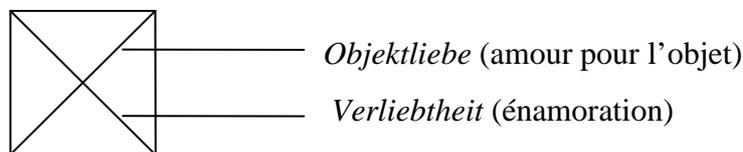
On différencie ainsi point de vue du sujet et de l'objet (ou de l'Autre), le sujet idéal étant lui-même objectivé.



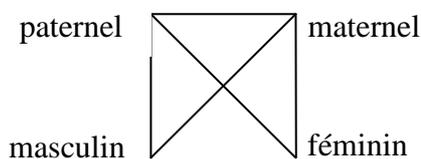
La littoralisation de ces deux versants de la structure se fait par l'amour qui identifie et sépare le sujet et l'Autre sur le mode mœbien,



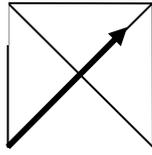
un amour qui articule diagonalement l'idéal du sujet avec l'objet et le sujet [de l'] idéal avec le narcissisme fondamental.



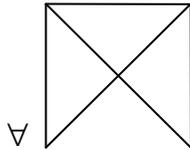
L'œdipe suit le mouvement, comme Freud le stipule dans son « Introduction du narcissisme » : l'énamoration est le fait de la position féminine, l'amour pour l'objet est le fait de la position masculine.



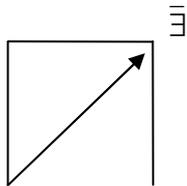
Comme dit Freud (P.U.F., p. 62 ; G.W., p. 468), je peux aimer autrui, s'il « m'offre la possibilité d'aimer en lui mon propre idéal ».



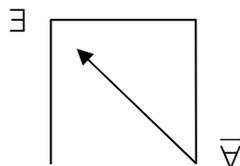
Le tous est ainsi mis en jeu,



mais vite fondé (et contrecarré) d'existence qui implique aussi non-existence. Cela constitue le lien de la culture existentielle à la civilisation objectale.



La seule existence qui tienne est en fait celle qui se fonde du « pas tous » : ne pas aimer l'univers entier me permet, en m'en tenant à quelques-uns, de leur donner existence et par là de me donner aussi existence. D'où la fonction fondatrice de l'énamoration : s'aimer soi-même pour aimer autrui, et vice versa ; s'aimer en aimant autrui ; s'aimer aussi pour être aimé.



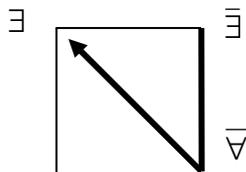
Mais la position fonctionnelle qui littoralise le sujet (narcissique) et l'Autre au sein de la structure subjective ne trouve pas toujours son expression entre les gens comme position fraternelle. De même qu'il ne faut pas confondre les positions signifiantes, et de là

œdipiennes, du sujet avec les personnages composant la scène familiale, de même on ne peut confondre les fonctions d'amour constitutives du sujet avec les liens amoureux entre personnes « dans la vie ». Ce qui peut être asphérique au sein du sujet devient clivé (au sens de Bleuler) dans le monde. De là l'agressivité qui domine le monde et les uns vis-à-vis des autres.

Le passage de la structure du sujet à celle de la collectivité humaine consiste dans le fait que la singularité (« Y a d'l'Un », pour Lacan) est la chose au monde (?) la plus partagée. De là la concurrence des singularités. Et, comme autrui fait partie du monde et qu'il y a une antinomie entre le sujet et le monde, l'agressivité pour le monde, comme pour autrui, domine chez chacun.

Cette position de l'autre comme objet du monde répond aux deux intérêts essentiels que le sujet peut lui accorder : d'être objet sexuel ou objet d'agression. Dans les deux cas, cet autre n'est pas directement accessible en tant qu'objet (pas question de lui faire simplement son affaire sexuelle ou meurtrière quand le désir nous en vient). Dès lors, comme objet maintenu, l'autre est impossible et autrui, ou l'Autre, en devient réel en tant qu'impossible. C'est noté par Lacan comme inexistence ($\bar{\exists}$) : *La Femme n'existe pas, il n'y a pas de rapport sexuel, la Mère est interdite...*

Sur le versant du sujet, c'est d'existence (\exists) qu'il s'agit sous le concept de Père. Et, *sit venia verbo*, « l'existence » apparaît sous la plume de Freud (*G.W.*, p. 471 — le terme en est supprimé dans la traduction Nodier aux P.U.F., et transposé un membre de phrase plus loin). J'insiste : la conversion de la haine pulsionnelle individuelle (c'est la pulsion de mort) en amour social est un effet d'inexistence commuée en existence par voie de *Verliebtheit* (énamoration).



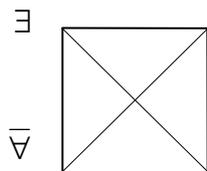
La position de Freud à l'égard de l'agressivité est claire : l'amour, l'amitié, la fraternité opère(nt) dans cette civilisation, dans toute civilisation, sous condition qu'il reste suffisamment de gens extérieurs à cette société pour recevoir les coups. De là la fonction de l'agressivité : elle fait passer du tous (nous) à l'existence, mais celle des autres. C'est l'existential, en tant que fondé de pulsion de mort comme elle-même attenante à l'Autre, qui détermine l'universel. Ainsi est-ce le rejet non pas extensionnel, mais intensionnel qui fonde la société. Cela correspond aux facticités de Lacan à la fin de sa « Proposition du 9 octobre 1967... » : mise au rancart de la fonction (la fonction Père dans l'œdipe) dans le délire mythico-théorico-politique, mise au rancart de l'Un dans l'unité et l'union du groupe, mise au rancart de la signifiante dans le réel du camp, mise au rancart de l'énonciation dans la taxinomie scientifique. La société se soutient en effet d'appeler à la soutenir (dans sa reproduction) comme camp : choisir son camp⁴⁵ implique cette agressivité à l'égard des Autres dont l'existence (\exists) s'engendre de cette façon. L'amour suscité ainsi la xénophobie et —vice versa.

⁴⁵ R.L., « La castramétation », 1990.

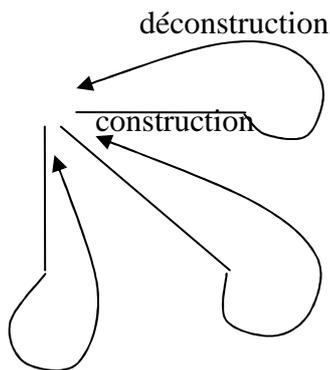
Bien sûr que la question de l'ampleur du tous (du groupe restreint à l'univers humain) joue un rôle dans la variabilité de la mise en acte de l'agressivité : il est plus facile de désigner ceux qui n'appartiennent pas au groupe que d'introduire des distinguos dans l'universel. Mais l'histoire a bien vu de tels rejets hors de l'univers humain. Pour Freud, le tous (tous dans l'amour : « il est toujours plus facile d'unir [...] par les liens de l'amour une plus grande masse d'hommes... », p. 68) ne tient que depuis le pas-tous (« ... à la seule condition qu'il en reste d'autres en dehors d'elle pour en recevoir les coups »). Ainsi aucun ensemble cernable n'est exactement étendable jusqu'à l'universel (puisque'il serait transfini selon la construction qu'on peut en faire, ne serait-ce que de façon ordinale). Et union comme antinomie ne tiennent que des différences spécifiant un ensemble tel quel : s'il inclut sa topologie, on peut le donner comme ouvert ou fermé.

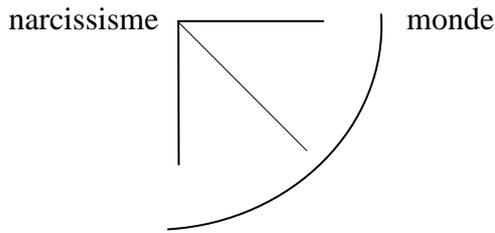
Les références de Freud aux Juifs (souffre-douleurs du monde) ou aux Soviétiques ont trouvé leurs réponses après la mort de Freud. On (ou disons : les nazis) est passé ainsi à la « Solution finale » qui visait l'extermination *totale* des Juifs. De même la contrepartie bourgeoise des Soviétiques, si elle s'avérait exterminée, impliquait que le régime soviétique trouvât ses ennemis en son sein. Les procès que monta Staline et les Goulags l'ont prouvé. En trouvant l'ennemi chez soi, il s'agit de le sortir de cette sphère et de constituer le camp.

L'on passe même de l'un au tous *via* cette opposition entre le dedans et le dehors. La horde primitive opposait l'unique mâle dominant (le Père) aux autres, ses fils ; ce qui fonde le tous (\forall) -- de manière plus basale qu'en lien au pas-tous -- dans l'au-moins-un (\exists).



La déconstruction (confinant à la destructivité) dialectiquement nécessaire à la mise en exercice de la construction est un lien d'agressivité concernant le monde dont se fonde le sujet du narcissisme.



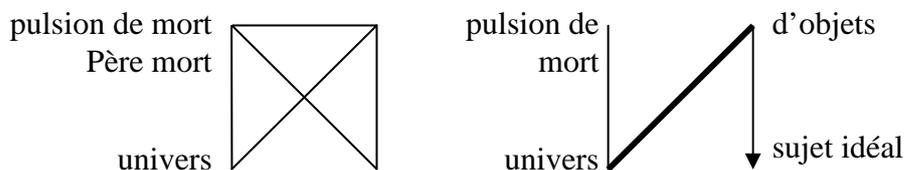


Cela permet de lier sexualité et agressivité, comme construction et déconstruction. Mais le point de vue civilisateur vient (par sa capacité fixatrice) à l'encontre de cette dialectique Éros/Thanatos, à l'encontre d'une culture de la jouissance (sexuelle, ou agressive). Ainsi s'explique l'intervention de l'Autre (de la tierce personne, entre le sujet et la personne cible, par exemple dans l'obscénité et le *Witz*) comme terme articulant le sujet et le monde, une articulation fondée objectalement sur l'inexistence (autre que supposée) tant du sujet que de l'Autre, chacun barré l'un par l'autre).

2.6. Un amour de bon aloi : constitution de l'universel vs pulsion de mort et agression dissolvant l'univers

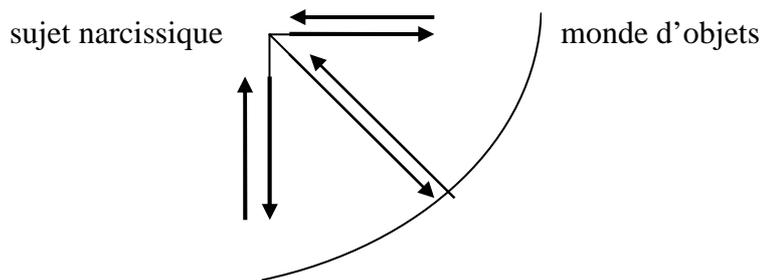
Il s'agit maintenant de reconsidérer l'ensemble quantifiable de l'inconscient et de la subjectivité dans leur alliance et leur différence : affaire asphérique.

La relation générale à l'objet est toujours pour Freud un non-rapport. C'est, comme je viens de l'évoquer, ce que démontre la structure de l'obscénité préluant à un schématisme de la parole en tierce personne : le lien à l'objet est impossible (qu'il s'agisse de passer à l'acte sexuellement ou agressivement), et cet impossible est la raison du passage à l'identification à l'Autre (au tiers) en même temps que le réel est transcrit symboliquement, le discours (l'énoncé, le mot...) restant marqué dans sa transformation (jeu de mots) du trait de cet impossible qui nécessite l'identification. Comme le lien sexuel ou meurtrier à l'objet est à tout coup agressif, Freud parlera de pulsion de mort. Et comme il s'en donne l'impression à l'orée de ce sixième chapitre : c'est là enfoncer une porte ouverte. La pulsion de mort est existentielle, et néanmoins la chose au monde la plus « partagée » (comme Père).



Ainsi la pulsion de mort fonde l'identification symbolique (orale, métonymique) et ce qui s'ensuit de constitution synecdochique de l'humanité.

L'individu n'est qu'une partie synecdochique de l'ensemble. Il est de ce fait tirillé entre deux types de pulsions (dont le schématisme varie chez Freud selon les époques d'élaboration) : d'abord les pulsions [orientées] vers le sujet (dites « pulsions du moi ») et les pulsions [orientées] vers l'objet. Sujet et objet sont opposés comme la faim et l'amour. L'orientation subjective vise l'existence du sujet, celle vers l'objet vise l'existence du monde.

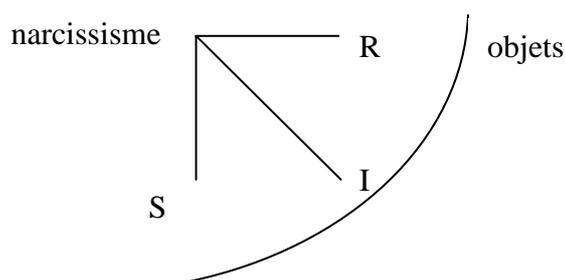


Ces deux types de pulsions participent du même schématisme selon deux directions opposées mais coordonnées. L'une vise l'ensemble, l'autre l'individu. Le Un et le Tout sont ici en question. Les deux types de pulsions associent conjointement le sujet (et sa conservation) et le monde, l'espèce (et sa conservation). Cela correspond aux deux types d'amour de l'« Introduction du narcissisme » : amour narcissique, énamoration (*Verliebtheit*) tourné vers le sujet, et amour objectal, tourné vers l'objet, le monde.

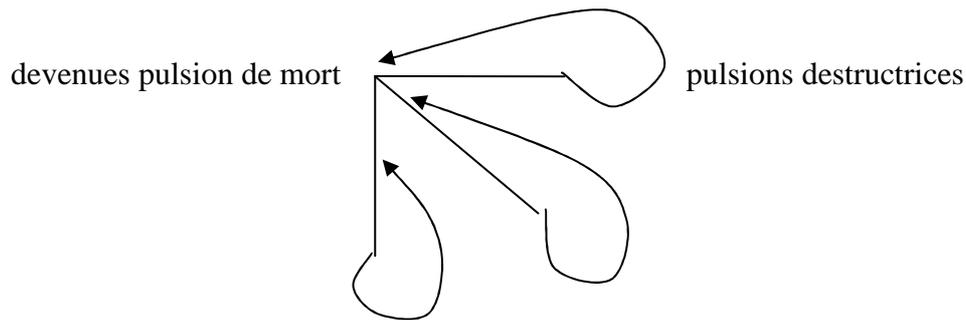
Mais l'amour a un pendant, l'agression. De là cette particularité des pulsions objectales, celle de la pulsion de destruction, pulsion sadique qui ne soutient plus l'objet mais cherche à le détruire — avec deux conséquences : d'abord sa raison d'être, le sujet se soutenant au détriment de l'objet, avec en conséquence la réduction, qui suit cette destructivité, de ce que l'objet, le monde peuvent, à l'envers, avoir d'agressif pour le sujet. Ainsi le sadisme fait-il lien entre pulsions de conservation et pulsions d'amour (pour l'intérêt qu'ont les autres, objets d'intérêt, pour le sujet sadique).

L'Autre est ce faisant mis au rancart pour que le sujet s'assure narcissiquement de soi, et donc l'Autre se dédit de sa base d'organisation (*Versagung*). À l'envers, si le sujet renonce à l'objet, le monde s'impose d'autant à lui (*Verzicht*).

Pulsion subjective et pulsions objectales sont pour cette raison moins distinctes qu'il n'apparaît au premier abord. Ainsi le sadisme paraît-il en définitive redevable des deux orientations pulsionnelles. De même la libido, concept initialement tourné vers le seul objet, est-elle un concept pouvant aussi être tourné sur le sujet, au sens du narcissisme. Un va-et-vient libidinal pulsatile fait régulièrement la jonction entre les deux modes de la libido.



Freud présente ainsi l'Éros, lié à l'objet, comme expansif, à l'opposé des pulsions données comme « conservatrices » (P.U.F., p. 73, dans la note 2 ; G.W., p. 477, note), alors que le texte même présente ce côté « conservateur » des pulsions comme se poursuivant dans l'agrégation « en [des] unités toujours plus grandes » (*ibid.*). C'est dire, dans mes termes, que le côté extensionnel des pulsions objectales ne va pas sans le côté intensionnel du narcissisme, lui-même relatif à une non-ontologie donnée comme pulsion de mort et dissolution de ces unités.



En fait, pulsions destructrices tournées sur l'extérieur (le monde pour le faire disparaître du devant de la scène au profit du narcissisme) et pulsion de mort concernant le sujet sont dans un lien dialectique, asphérique, littoral, qui les fait opérer de concert à tout instant. (Ce que ne montre pas le schéma ci-dessus qui les disjoint.)

« L'alliage » dont parle Freud est une fonction littorale à l'œuvre, chaque domaine faisant par lui-même frontière avec l'autre, sans frontière tierce matérialisée et ce d'autant que chaque domaine, ici, est le transformé de l'autre.

Si la pulsion de mort est mise au service de l'Éros (P.U.F., p. 74), le sujet s'en prend à l'extérieur et non plus à lui-même. C'est sensible dans la clinique, par exemple dans une comitialité (syndrome de West) trouvant son évolution de l'autodestruction en quoi elle consiste, au fait que l'enfant qui en était atteint s'est mis à l'extérioriser en se frappant et en se faisant mal avant de se tourner contre autrui. Ainsi la destructivité de l'Autre a-t-elle un effet protecteur du sujet.

L'alliage entre libido et destructivité englobe celle-ci dans une présentation acceptable. Mais aussi la libido peut laisser percevoir – même si transformée ainsi – le fond de destructivité qui l'assure. Freud considère cette part de pulsion de mort inhérente à la libido, mais qui en transparait malgré tout, comme une sorte de « résidu » (P.U.F., p. 76 ; *Rückstand*, G.W., p. 480) qui, à mon sens, confine à l'objet *a* de Lacan. Cet objet, selon moi toujours, a même fonction de barre tant sur le sujet que sur l'Autre. Il est la contrepartie du lien littoral (et négativé) de la jouissance phallique (*Genuß*, G. W., *ibid.*, traduit par « plaisir », P. U. F., p. 77). Un nœud (*verknüpft*, *ibid.*, P.U.F. : « s'accompagne ») conjoint même pulsion de mort et jouissance phallique, non sans effet de sens, comme Lacan l'avance dans la désignation des espaces du nœud borroméen à trois ronds mis à plat.

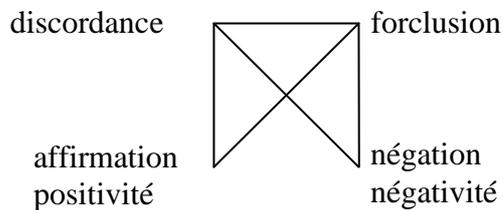
Et pourtant « l'hostilité d'un contre tous et de tous contre un seul » (P.U.F., *ibid.*) vient à l'encontre de la promesse de bonheur que peut impliquer la civilisation par la réunion libidinale de masses de gens de plus en plus importante. Un pas est franchi aujourd'hui avec la globalisation, non sans effets négatifs.

Aussi cette quantification de l'un et du tous se condense-t-elle avec « la lutte entre l'Éros et la mort entre [la pulsion] de vie et [la pulsion] de destruction (P. U. F., p. 78).

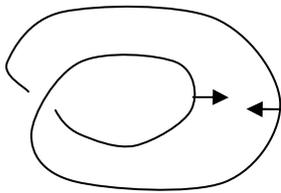
En d'autres termes, cet alliage peut aussi être celui que Lacan décrit dans les termes d'« aliénation/séparation ».

2.7. Les modalités de la quantification dans leur lien aux négations⁴⁶

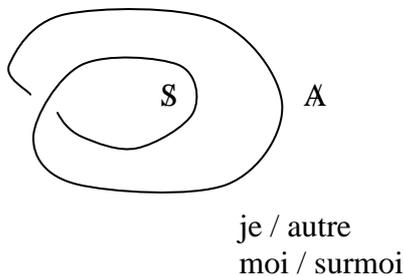
Plus avant que ne le mettent en évidence Damourette et Pichon, la négation est démultipliable selon ses diverses modalités.



La question proprement freudienne de ce qui dans la société inhibe l'agressivité de l'individu revient à se demander comment se constitue le lien d'interlocution mœbien d'un interlocuteur à l'autre.

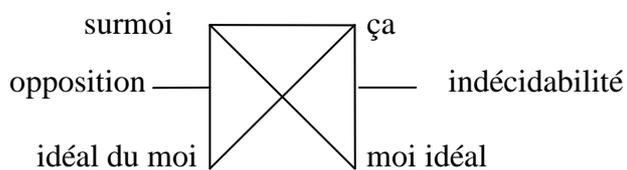
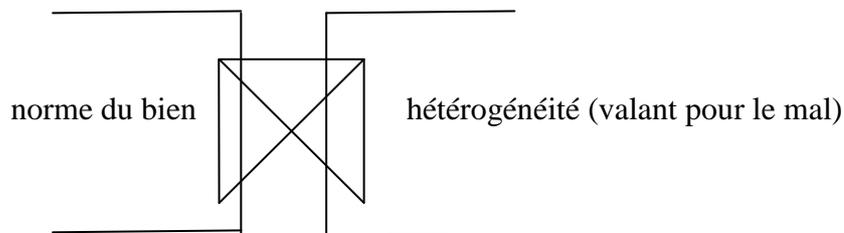
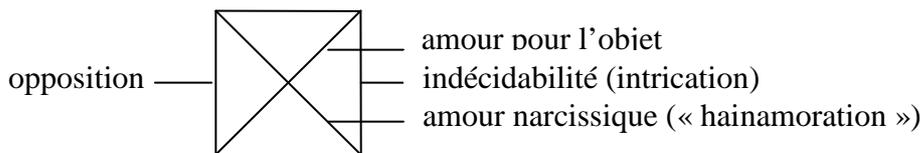
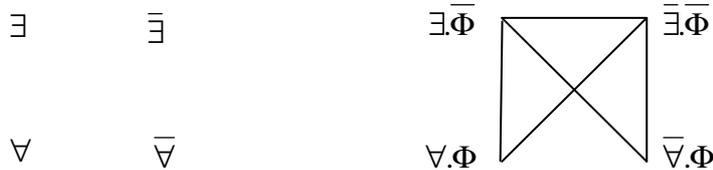


Ce lien est proprement celui du signifiant dans son rapport d'anticipation et de rétroaction avec un autre signifiant. L'agressivité locale (qui oppose les interlocuteurs) cède devant la mise en continuité des interlocuteurs venant à se situer de plain-pied chacun avec l'autre du fait de l'échange discursif (la parole) entre eux. « L'agressivité est « introjectée » [dit Freud, P. U. F., p. 80 ; G. W., p. 482], intériorisée, mais aussi, à vrai dire, renvoyée au point d'où elle était partie ». De cette façon la fonction mœbienne correspond alors au clivage du sujet, intrication et désintrication des pulsions, Éros et Thanatos globalement associés, mais localement séparés. C'est là la fonction de la parole chez Benveniste.



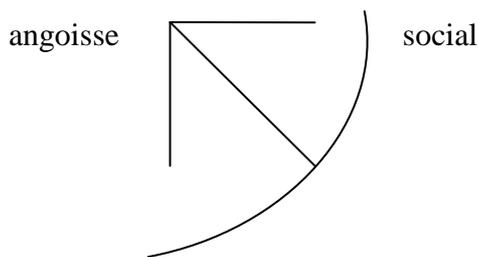
⁴⁶ Jaakko Hintikka, dans *Les principes des mathématiques revisités*, trad. fse Vrin (pp. 183-192), évoque la pluralité des types de négations en logique, y compris si elles ont implicites : il différencie la négation faible, contradictoire, standard, de la négation duale. La première je la considère forclusive (sphérique), quand la seconde est pour moi discordancielle (asphérique).

Ce lien asphérique entre le global et le local définit l'inorientabilité d'un tel schématisme topologique. Mais le bien, le mal, l'amour et la haine ne sont que des modes d'organisation des quantificateurs entre eux

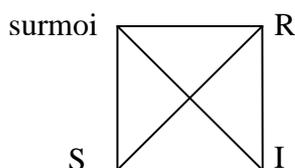


Le moi est (en son propre sein !) opposé au surmoi, mais il est en continuité indécidable avec le ça. Deux types d'idéalité en dépendent.

La « mauvaise conscience » suit le sentiment de culpabilité. Je ne suis pas sûr d'être en accord avec Freud qui dit que cet état de mauvaise conscience ne mérite pas son nom, mais plutôt celui d'angoisse sociale (angoisse sociale devant le risque subjectif de perdre l'amour de l'Autre).



Le surmoi est la cause de cette angoisse. Elle s'inscrit à la place de celui-ci.



vis-à-vis d'un monde établi entre le réel du ça et le commun symbolico-imaginaire constitutif du monde.

Lacan fait de cette place (réalité psychique, selon lui, et fonction Père) celle du nouage borroméen.

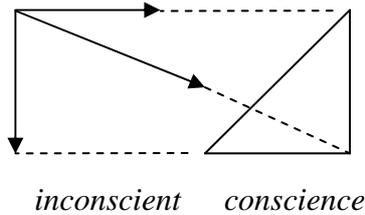
Globalement nous avons là l'opposition de l'intension aux extensions (cette opposition est asphérique : « pour quoi, en ce cas, considère-t-on l'intention [intension] et l'exécution [extensions] comme équivalentes » ? (P.U.F., p. 80). Le double mouvement constructif et déconstructif du mal, mœbien au total, le situe à la fois comme réalisable et exclu (forclos), c'est-à-dire objectal.

Freud redéfinit la source de la culpabilité : c'est la définition du mal comme ce qui motive la perte de l'amour de la personne protectrice. Sous cet angle, il n'y a pas d'importance radicale à distinguer commettre le mal ou avoir l'intention de le faire. Sa seule supposition met le sujet à mal, dirai-je, car tout dépend de la position de l'autorité protectrice à l'égard du sujet – surtout si elle est intériorisée. Du point de vue de l'existence interne (le surmoi), il est indifférent de supposer ou de réaliser : la condition est elle-même interne. Y compris si la punition a recours à l'intervention externe.

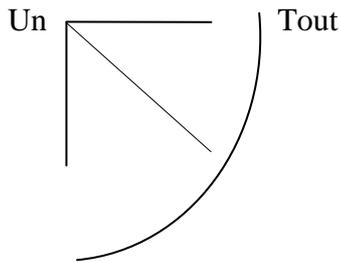
On retrouve ici le noyau de narcissisme dont le monde se sépare, fonction de l'Un vis-à-vis de ses négations : pas-Un, tous ou pas-tous.

Utilisant moi-même le « on », je remarque que, chez Freud, l'usage du « on » (*mon*) renvoie subjectivement à un indéfini générique qui correspond à la fonction Père, celle de l'Un passé narcissiquement au sujet.

Freud fait alors un saut théorique : « la conscience est la conséquence du renoncement aux pulsions » (P.U.F., p. 86). À ma façon, je dirais que l'unarité pulsionnelle trouve là son opposition à la conscience comme mode complexe de construction consécutif au travail de l'inconscient.



Par là se conforte encore l'opposition de l'Un au Tout.



Parallèlement toute fonction de destructivité propre au sujet – si elle est abandonnée – vient renforcer le surmoi.

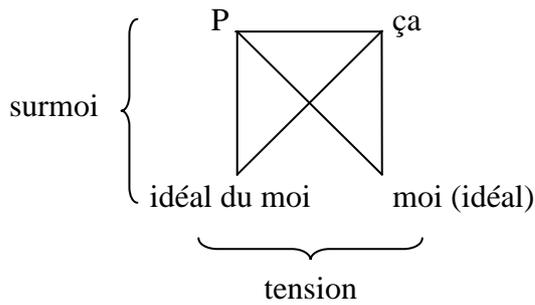
Tout cela permet à Freud de pointer « la participation de l'amour à la naissance de la conscience » (P.U.F., p. 91). Dit autrement : « Ce qui commença par le Père se termine par la masse » (*ibid.*).

2.8. Angoisse et culpabilité : l'Éros et la Mort

Dans ce chapitre Freud souligne les acquis du précédent.

Comme « variante topique de l'angoisse », le sentiment de culpabilité renvoie à l'affect et donc à la représentance de la pulsion. Au fond, culpabiliser, c'est s'angoisser devant le surmoi. La civilisation engendre une culpabilité qui se manifeste comme insatisfaction (mécontentement, traduit-on, P.U.F., p. 95).

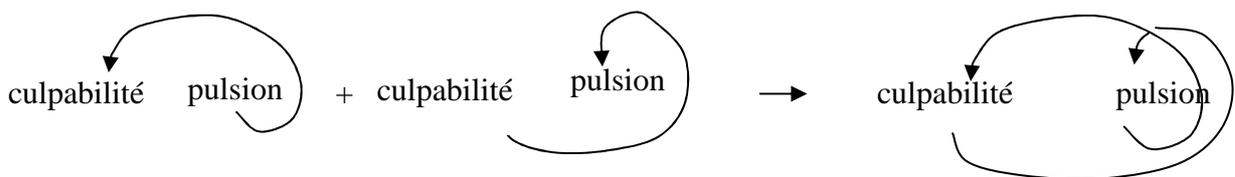
La référence christique donne bien la position de Freud dans cette quantification : « le sacrifice de la vie d'un seul assumant ainsi la faute de tous » (P.U.F., *ibid.*), façon de racheter le « péché originel » que fut le meurtre du Père primordial de *Totem et tabou*. L'origine de la *Versagung* que subissent les humains du fait de l'Autre prend là sa source (*G.W. IX*, p. 173).



Freud redéfinit ici divers termes jusqu'ici insuffisamment distingués. Le surmoi est l'instance de la conscience morale. Le sentiment de culpabilité « mesure le degré de tension entre les tendances du moi et les exigences du surmoi » (P.U.F., p. 96). Mais, dans cette seconde topique déjà évoluée, les instances psychiques personnifient des rapports extérieurs : l'angoisse « est une manifestation d'une pulsion du moi devenue masochiste sous l'influence du surmoi sadique » (*ibid.*). Par contre, le sentiment de culpabilité est l'expression de la peur devant l'autorité proprement extérieure, ensuite celle-ci est intériorisée. Mais cette fois l'agressivité émane du moi, et plus exactement de l'inhibition des satisfactions pulsionnelles (par *Versagung*), en face de la demande d'amour émanant de cette autorité extérieure. Une réversion de l'agressivité a donc lieu, passant de son extériorité à son intériorisation.

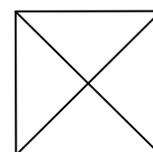
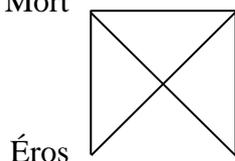
Dans cette affaire le sentiment de culpabilité est la conséquence de la tension relative à des conflits spécifiques : du moi avec le surmoi, d'une part, du moi avec l'autorité extérieure, d'autre part.

Pour simplifier le propos éminemment dialectique de Freud ici, bien résumé par cette conclusion : « quand une poussée pulsionnelle succombe au refoulement, ses éléments libidinaux se transforment en symptômes, ses éléments agressifs en sentiment de culpabilité » (P.U.F., p. 99), je dirais donc que culpabilité et pulsion sont la réversion l'une de l'autre.



C'est l'affaire d'une quantification métaphorisée comme Éros et pulsion de Mort.

pulsion de Mort



Chaque abord de la participation de l'individu à la communauté humaine correspond à une quantification particulière, ou plus exactement à un lien allant de l'existenciel à l'universel ou à l'envers. Le lien de l'existenciel à l'universel est la position nominaliste (« constitution d'une unité collective à partir de nombreux individus », P.U.F., p. 100), le lien de l'universel à l'existenciel est la position réaliste (« agrégation d'un individu à une masse humaine », *ibid.*). Égoïsme et altruïsme en sont les effets, non sans lien.

Mais ces deux orientations de la participation à l'humanité sont liées asphériquement. D'abord par analogie entre l'individu et la société, surtout si celle-ci est représentée par des figures marquantes, des personnages historiques dont la société suit le modèle. La culture singulière trouve son expression dans la civilisation et elle vaut pour quiconque : la description que Freud effectue pour l'individu et celle qu'il met en évidence pour la société sont « accolées », dit-il (P.U.F., p. 103). Question d'éthique. Ici l'altérité, celle du prochain, prend la figure de l'Autre. Et le passage aux élaborations de Lacan est nécessaire.

La structure négative qui existerait entre Un et Tous est ici supprimée par le biais de l'agressivité : « s'en défendre rend tout aussi malheureux que s'en réclamer » (P.U.F., p. 105).

Et Freud conclut de façon pessimiste (mais fondée) : « Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier » (P.U.F., p. 107). C'était avant la bombe atomique.

*

En conclusion, je dirai que la *philia* freudienne – entendue comme littoralité de l'Un et du Tous, de l'existenciel (\exists) et de l'universel (\forall) – est un parcours de l'existence à l'inexistence.⁴⁷ Et c'est dans cette destruction que se reconnaît « le trait indestructible » (P.U.F., p. 68) de la civilisation.

*

3. Freud, Lacan, Hintikka

On trouvera la suite de cet exposé dans le volume à paraître sur la quantification existentielle chez Freud, Lacan et Hintikka.⁴⁸

⁴⁷ Je poursuis ce propos par la lecture de ces conceptions dans *...ou pire* (séminaire du vendredi 8 juin 2012)

⁴⁸ R. L., *Existence et subjectivité, Freud, Lacan, Hintikka*, Lysimaque, à paraître.